



Perpignan, le label « Patrimoine du XX^e siècle »

monuments historiques et objets d'art du Languedoc-Roussillon
DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES

PATRIMOINE ~~du~~ ~~XX~~^e SIÈCLE

Le Label « Patrimoine du XX^e siècle » a été créé en 1999 par le ministère de la culture et de la communication dans le cadre d'un ensemble d'actions en faveur du patrimoine architectural et urbain de ce siècle.



Il a pour objectif de signaler et de faire connaître au public les productions remarquables de cette période qui présentent un intérêt patrimonial en tant que témoins d'une évolution technique, économique, sociale, politique et culturelle de notre société.

Sans incidence juridique ni financière, ce label est attribué par le préfet de région, après examen en Commission régionale du patrimoine et des sites. Il est matérialisé par une plaque signalétique dont le logo a été dessiné par Patrick Rubin, Agence Canal. Les immeubles du XX^e siècle protégés au titre des monuments historiques et les ensembles représentatifs des créations du XX^e siècle situés en zone de protection du patrimoine urbain et paysager (ZPPAUP) bénéficient également de ce Label « Patrimoine du XX^e siècle ».



Auteurs

Thierry Lochard [TL]

architecte, historien de l'architecture,
chargé de mission au Service territorial de l'architecture
et du patrimoine de l'Hérault, DRAC Languedoc-Roussillon

Michèle François [MF]

chargée d'études documentaires,
CRMH, DRAC Languedoc-Roussillon

Esteban Castañer Muñoz [ECM]

professeur d'histoire de l'art contemporain,
responsable de l'Axe Patrimoine du CRESEM,
université de Perpignan Via Domitia

avec la collaboration de Carine Durand,
animateur de l'architecture et du patrimoine
Ville d'art et d'histoire de Perpignan

Couverture :

41, rue Francois-Rabelais, maison atelier du peintre Bausil, R. Castan, 1925.
Vue de l'atelier et de la tour des remparts, depuis la rue Erckman-Chatrian.

Page précédente :

Square House, immeuble de Férid Muchir, 10-11 bd Jean-Bourrat.

Perpignan, le label « Patrimoine du XX^e siècle »

Le label « Patrimoine du xx^e siècle » a pour but d'identifier et de signaler à l'attention du public, au moyen d'une plaque distinctive et normalisée, les édifices et ensembles urbains témoins matériels de l'évolution technique, économique, sociale, politique et culturelle de notre société. A la différence du classement ou de l'inscription au titre des monuments historiques, l'attribution du label est sans incidence juridique ou financière sur les édifices concernés (circulaire n° 2001/006 du 1^{er} mars 2001). Dans le cadre de la campagne de labellisation du patrimoine architectural du xx^e siècle engagée par le ministère de la Culture et de la Communication en 1999, la direction régionale des affaires culturelles Languedoc-Roussillon a décerné le label « Patrimoine du xx^e siècle » à une soixantaine d'immeubles ou ensembles urbains. Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'une cinquantaine d'édifices protégés au titre des monuments historiques appartenant à cette période portent d'office ce label.

En Languedoc-Roussillon, le premier label « Patrimoine du xx^e siècle » a été attribué en 2009 à l'immeuble de logement collectif Nemausus à Nîmes, construit par Jean Nouvel. En 2010, une campagne de labellisation des stations balnéaires de la Mission Racine pour l'aménagement du littoral languedocien a permis de décerner le label à la ville de la Grande-Motte (Hérault) toute entière, telle qu'elle a été conçue par Jean Balladur, ainsi qu'à certaines constructions du Cap d'Agde de Jean Le Couteur, Port-Barcarès et Port-Leucate de Georges Candilis, Gruissan de Raymond Gleize et Edouard Hartané. Après le campus de l'Université Paul-Valéry à Montpellier construit par René Egger, Philippe Jaulmes et Jean-Claude Deshons, ont été labellisés en 2011 des édifices publics ou privés construits dans le

Gard par l'architecte Armand Pellier, comme la Maison des Compagnons à Nîmes, le foyer municipal de Gallician à Vauvert ou une maison solaire à Lédénon. En 2013, c'est l'architecture industrielle viticole caractéristique de la région qui a été reconnue avec la labellisation de vingt caves coopératives de l'Aude, du Gard et des Pyrénées-Orientales. En 2014, l'œuvre de Georges Candilis, architecte dont la reconnaissance est grande sur le plan international mais faible localement, a été distinguée par l'attribution du label à deux quartiers de la ville nouvelle de Bagnols-sur-Cèze dans le Gard, le quartier de barres et de tours des Escanaux et la cité du Bosquet, lotissement pour les ingénieurs de la centrale de Marcoule.

Perpignan est au niveau régional la ville la plus représentative d'un urbanisme concerté pour la première moitié du ^{xx}e siècle, aussi le groupe de travail pour le label « Patrimoine du ^{xx}e siècle » a retenu, dès 2010, la thématique de l'architecture privée du ^{xx}e siècle. Cependant, le grand nombre d'immeubles sélectionnés rendant difficile l'entrée en contact avec chacun des propriétaires, la direction régionale des affaires culturelles a proposé à la Ville de Perpignan, d'envisager une labellisation plus globale sur le plan typologique et chronologique et la mise au point de circuits et d'une signalétique spécifique, dans le cadre des visites de la Ville d'art et d'histoire.

Que les pages qui suivent incitent chacun à porter un regard différent sur une architecture familière mais encore trop peu reconnue.

Alain Daguerre de Hureaux

Directeur régional des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon



11

S'il passe souvent inaperçu, le patrimoine du xx^e siècle est riche d'enseignement car il reflète les transformations de la ville et de la vie de ses habitants, qui se sont accélérées au cours du siècle dernier. Il témoigne de toute la richesse de ce siècle, de ses idéaux comme de ses réalités, de ses multiples recherches esthétiques comme de ses innovations techniques.

Qu'il fleurisse au cœur même du centre ancien, le cerne ou l'étende, à Perpignan, ce patrimoine est non seulement significatif, mais aussi remarquable. C'est toute l'histoire de la ville qui l'explique, son long passé militaire, sa détermination à briser son carcan, la richesse de son arrière-pays agricole... C'est donc toute l'histoire de la ville qu'il explique.

Remarquable, ce patrimoine l'est à plusieurs égards, par la qualité architecturale, tout d'abord, par la diversité des styles, des voies de la modernité, ensuite, par l'abondance des réalisations, qui en font une véritable création urbaine, enfin.

Le label « Patrimoine du xx^e siècle », décerné à cinq quartiers et huit édifices isolés, consacre cette grande richesse dans toute sa pluralité. Reconnaissance officielle, il porte l'espoir et l'ambition d'une valorisation plus large de l'architecture du xx^e siècle.

Jean-Marc Pujol
Maire de Perpignan

11, avenue des Baléares, F. Murchir, détail de l'entrée.

Urbanisme et architecture du XX^e siècle à Perpignan



Plan-relief de Perpignan, 1686.

Les unes après les autres, les villes du Languedoc et du Roussillon abattent au XIX^e siècle leurs murailles et s'ouvrent sur les faubourgs et la campagne environnante. Nîmes, la première, voulait dès 1766 raser l'enceinte inutile et vétuste pour unifier son centre et ses quartiers industriels mais les vœux des édiles ne se réalisent qu'à la Révolution. Montpellier vend ses murs à la même période et les démolitions s'y poursuivent encore au milieu du XIX^e siècle. Béziers, pendant ce temps, aliène ses fortifications dans les années 1830-1850 et aménage ses belles « allées ». Entre 1868 et 1881, l'enceinte bastionnée exceptionnelle de Narbonne dressée au XVI^e siècle pour François I^{er} par l'ingénieur italien Anchise de Bologne tombe sous les coups des démolisseurs avec ses magnifiques vestiges antiques utilisés en remploi.

Reste alors Perpignan avec sa puissante fortification confortée et agrandie par Vauban après la Paix d'Alès de 1659, et que l'armée s'obstine encore à la fin XIX^e siècle à préserver prétextant des impératifs défensifs. Les négociations entre le ministère de la Guerre et la Ville durent plus de vingt ans. Elles aboutissent en 1901, mais dès 1892, un groupe de pression se constitue sous l'impulsion d'acteurs privés pour promouvoir la démolition des remparts : des plans de l'urbanisation des quartiers au nord de la ville sont alors publiés par les architectes Claudius Trénet et Léon Baille. Après l'accord de 1901, François Joffre mène des négociations pour l'achat des terrains et la concession des ouvrages ; l'architecte dresse lui-aussi des plans pour la création des lotissements futurs et l'implantation de plusieurs équipements publics (préfecture, poste, théâtre, lycée et casernes), abandonnés dans le projet définitif. Mais le désistement, volontaire ou non, du frère du maréchal laisse la place à Edmond Bartissol qui intervient en octobre 1903 : deux mois plus tard, le conseil municipal approuve la convention définitive passée avec la Société hydro-électrique roussillonnaise de l'homme d'affaires. Les démolitions entreprises aussitôt sont donc les



Projet de lotissement des terrains militaires, L. Baille, 1899.

Plan de l'opération des Remparts Nord.



Démolition des remparts.

plus tardives en Languedoc et Roussillon, mais aussi les plus rapides, puisqu'elles sont achevées dès 1906, en deux ans seulement, dans la partie nord tout au moins.

Dans un contexte économique et démographique particulièrement favorable, les transformations urbaines de Perpignan entreprises au tout début du ^{xx}e siècle sont donc réalisées sous l'impulsion d'acteurs privés. L'investissement des fortunes, notamment viticoles, dans l'immobilier stimule très probablement la construction d'immeubles, d'hôtels particuliers et de maisons de ville qui commence aussitôt au nord de la ville. La continuité avec le ^{xix}e siècle doit être ici soulignée : l'urbanisation des terrains militaires s'inscrit dans la tradition haussmannienne, comme à Paris où A. Alphand et G. Bartet projettent les premiers lotissements après les débats ouverts en 1882 sur l'aménagement des fortifications¹. Pourtant, l'opération urbaine perpignanaise est plus tardive, contemporaine de projets novateurs comme celui du « boulevard à redans » d'Eugène Hénard, ou du concours organisé par la fondation Rothschild pour un groupe de logements rue de Prague à Paris qui marque l'acte de naissance de l'urbanisme d'îlot : Augustin Rey, le lauréat, abandonne la typologie traditionnelle de l'habitat parisien avec cours et courettes et propose des cours ouvertes sur les rues périphériques, quand Tony Garnier de son côté renonce complètement à l'alignement sur rue, même partiel²...

A cette première opération connue sous le nom de « Remparts Nord » succède celle des « Remparts Sud » : l'enceinte bastionnée qui subsiste autour de la citadelle est arasée entre 1929 et 1931. La période de crise et la guerre sont cependant moins favorables à l'urbanisation qui se concrétise lentement, tout d'abord à l'ouest et au nord, entre la ville et la citadelle, et



plus tardivement au sud. Les grandes lignes en ont été données auparavant par l'architecte urbaniste Adolphe Dervaux dans son plan d'extension et d'embellissement de 1925. Après ceux de Toulon et d'Aix-les-Thermes en 1923³, le plan de Perpignan s'inscrit dans le contexte d'émergence d'une discipline : l'urbanisme, dont Dervaux est une figure nationale dans les années 30⁴. Structurant l'espace autour des grands axes de circulation (dont certains traités en *parkway*) et d'un réseau de parcs, le plan couvre le territoire immense d'une « banlieue indifférenciée »⁵. Curieusement, il ne répond pas au modèle de l'urbanisme pittoresque dont l'auteur est le propagandiste, tout en se réclamant de la modernité. Mais loin des positions radicales de Le Corbusier dans son étude d'une *Ville contemporaine de trois millions d'habitants* en 1922 ou dans le plan Voisin de 1925 pour Paris, l'architecte-urbaniste met en œuvre, à l'échelle de la ville, les lois de la composition héritées de l'Ecole des beaux-arts, dans un plan d'inspiration rationaliste. La critique de « l'urbanisme formel » énoncée en 1948 par Gaston Bardet peut s'appliquer au projet de Perpignan : « les images faisant partie du répertoire " Prix de Rome " sont très belles en soi... A grands coups de diagonales haussmanniennes, centralisation excessive, extension illimitée, maires et banquiers applaudissent... »⁶. Jugé trop ambitieux, le plan d'extension et d'embellissement de Dervaux est abandonné en 1935.

Plan d'extension et d'embellissement de Perpignan, par A. Dervaux, 1925, détail.



Rue Jeanne-d'Arc.

Rue Ramon-Lull.

Cette même continuité avec le XIX^e siècle et la tradition académique marque également les premières réalisations des architectes perpignanais. Certains perçoivent cependant les échos de l'Art nouveau, quand d'autres se reconnaissent dans l'alternative régionaliste. D'autres encore seront sensibles aux tendances rationalistes ou pittoresques, ou aux principes modernistes des avant-gardes. Cependant, les polarisations qui émergent et les oppositions doctrinales qui traversent la corporation perpignanaise ne doivent pas être surestimées car les échanges sont nombreux et les influences complexes. L'association et la juxtaposition des emprunts à la tradition de l'Ecole des beaux-arts au régionalisme et à des aspects plus novateurs s'appuient ainsi sur une grande maîtrise des éléments architectoniques. Le recours à des poncifs tels que le salon en rotonde demi hors-œuvre, l'ancrage au sol des demeures (excluant les pilotis) ou la division tripartite de la façade accompagnent les essais d'intégration de traits beaucoup plus modernes comme le toit-terrasse, le plan libre ou les fenêtres en longueur, pour ne citer que trois des fameux cinq points de l'architecture moderne de Le Corbusier et Pierre Jeanneret⁷. Ces derniers constituent en réalité une référence trop stricte et trop théorique pour comprendre les projets perpignanais qui excluent les formules uniques et pratiquent l'amalgame et les solutions intermédiaires⁸.

[TL]



Le milieu des architectes

A partir des années 1890, on assiste à une étape d'articulation du tissu professionnel né dans les décennies précédentes. Ce processus de consolidation du milieu professionnel est confirmé par le recensement de l'annuaire Sageret, dans lequel, pour l'année 1895, on dénombrait à Perpignan huit architectes, contre six à Béziers et deux à Narbonne. Sur la liste des architectes perpignanais de cette période pionnière, seuls quatre, Arnaud, Claudius Trénet, Léon Baille et Dorph Petersen, ont une notabilité et une reconnaissance professionnelles confirmées et seuls les deux derniers ont reçu une formation académique à l'Ecole des beaux-arts de Paris.

Le choix de Léon Baille (1861-1952) comme architecte de la ville s'inscrit dans ce que l'on pourrait considérer comme une politique municipale d'amélioration de la culture architecturale et de la qualité professionnelle des bâtisseurs dans la cité. En effet, Baille eut la possibilité d'intégrer l'Ecole des beaux-arts de Paris comme élève architecte dans l'atelier de Ginain, fréquenté par son prédécesseur perpignais Carbasse, la municipalité finançant ses études terminées avec succès en 1892. La municipalité, en supportant ce jeune artiste prometteur issu des élites culturelles locales, finit par récupérer son investissement en lui accordant le poste d'architecte de la ville. Particulièrement significative pour la carrière de cet architecte est l'attestation signée par Charles Louis Ferdinand Dutert certifiant avoir eu Baille comme « attaché à mon agence des travaux pour la construction du Palais des Machines⁹ et [...] je n'ai qu'à me louer de son expérience et de sa rectitude ». Petersen, Trénet et Baille incarnent la mise en place d'un milieu professionnel hautement qualifié et susceptible d'attirer des professionnels extérieurs à la ville. Cette évolution s'explique par l'émergence d'un milieu de commanditaires privés exigeant et aisé. Le *Recueil de Villas modernes*, regroupant 120 planches de différents modèles de distribution, composition et choix stylistiques, sorte de catalogue de choix à proposer au client, est la déclaration d'une spécialité professionnelle que l'architecte cherche à exploiter. Les réalisations marquantes de

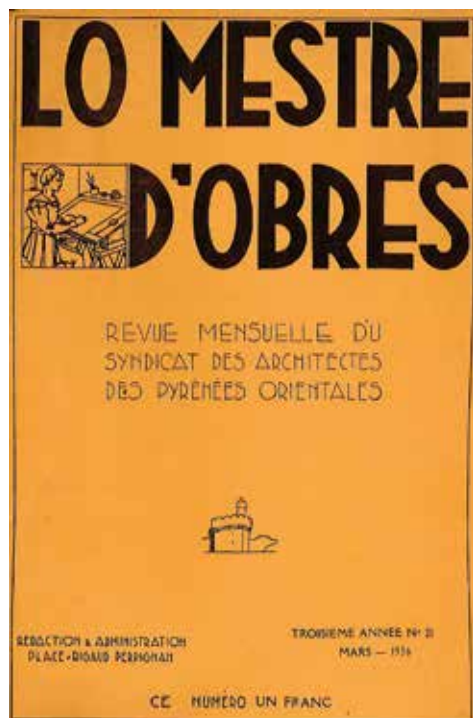


ces architectes : l'immeuble de rapport Navarra, dit « Maison de l'Américaine » de C. Trénet sur les nouveaux emplacements dégagés lors de la démolition des remparts, les châteaux, villas et immeubles construits par Petersen sur commande de la famille Bardou-Job dans tout le département et l'architecture scolaire et hospitalière imaginée par L. Baille sur commande de la ville témoignent de l'ambition de ces commanditaires privés et, dans une moindre mesure, publics.

Les architectes de Perpignan, vers 1945.

La période de l'Entre-deux-guerres voit la consolidation, l'expansion et l'organisation institutionnelle du milieu professionnel des architectes à Perpignan. D'abord, le nombre de professionnels patentés et par conséquent de cabinets privés connaît une croissance importante que l'on explique à la fois par la continuité et la reprise de cabinets déjà existants ou par l'installation de nouveaux. En plus des architectes de la période précédente, la liste des nouveaux architectes actifs à Perpignan est longue : Alfred Joffre, Edouard Mas-Chancel, Félix Mercader, Louis Trénet, Raoul Castan, Joseph Prudhomme, Joseph Roque et Férid Muchir parmi d'autres. Dans cette génération, plusieurs architectes accèdent à la formation dans les écoles parisiennes. Sans être la règle, cette formation nationale devient la référence dans le milieu professionnel local.

C'est pendant cette période-là que le tissu professionnel perpignanais, avec un peu de retard par rapport à d'autres





provinces, donne naissance à une structure institutionnelle et corporatiste, avec la fondation du Syndicat des architectes et de la Chambre des architectes des Pyrénées-Orientales. Ce collectif de professionnels atteint une maturité non seulement socio-professionnelle mais aussi intellectuelle qui s'exprime surtout à travers leur propre revue, *Lo Mestre d'Obres* (1934-1941), vraie chronique et récit d'une culture architecturale locale émergente. C'est surtout la période où est mise en place une spécificité moderne de la pratique architecturale en Roussillon et à Perpignan, mélange de sophistication Art déco, de régionalisme vernaculaire et de modernisme.

La troisième étape couvrant la deuxième moitié du siècle s'insère dans la continuité de la précédente. La carrière et la biographie de Férid Muchir, par sa notoriété et par son caractère exemplaire, assurent cette continuité. Autour de lui, des œuvres témoignent de modernités différentes et cosmopolites, comme celles des architectes Dujol ou Abelanet. La maison Espel de ce dernier architecte illustre la coexistence de la spécificité perpignanaise héritée de la période précédente avec la réception de modèles étrangers à la tradition française. Le milieu professionnel perpignanaise se développe sur le plan qualitatif et quantitatif autour de professionnels locaux diplômés systématiquement dans les écoles d'architecture. Le milieu s'ouvre à la participation de professionnels extérieurs, en réponse aux nouveaux enjeux : la mutation urbaine, la construction d'équipements, l'insertion dans des courants du goût du dernier quart du siècle.

[ECM]

Le Label « Patrimoine du XX^e siècle », une reconnaissance



33, rue Georges-Rives, E. Mas-Chancel, 1953.

Créé en 1999, le label « Patrimoine du XX^e siècle » est décerné par le ministère de la Culture et de la Communication, dans le but de signaler les édifices ou les ensembles urbains remarquables de cette période, parfois délaissés par le grand public. Or, dans un article paru en 1993, Antoine de Roux attire, le premier, l'attention sur l'ensemble architectural du XX^e siècle de Perpignan¹⁰. A la même période, Mimi Tjoyas et Olivier Poisson réunissent une documentation importante, mise à la disposition de Julie Stoumen en 2000 pour une analyse des permis de construire de 1929 à 1950¹¹. Une nouvelle étude dont les conclusions sont publiées en 2006 par Thierry Lochard, en collaboration avec Lisabelle Pagniez, renouvelle plus tard le sujet. Elle jette les bases, dès 2010, d'une première proposition de labellisation de l'architecture perpignanaise du XX^e siècle, dont l'intérêt est encore confirmé par les recherches approfondies d'Esteban Castañer Muñoz et la publication de ses ouvrages en 2013 et 2014.

L'aboutissement de cette reconnaissance nationale intervient à la fin de l'année 2014, à l'initiative de la direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon¹², qui propose à la Ville de Perpignan l'attribution du label « Patrimoine du XX^e siècle ». Après examen en commission régionale du patrimoine et des sites le 9 décembre 2014, une décision préfectorale du 20 janvier 2015 attribue le label à 5 quartiers et 8 édifices isolés de la ville de Perpignan.

Cette reconnaissance concerne principalement l'architecture domestique sur laquelle se sont focalisées les études. Elle se heurte néanmoins à une difficulté redoutable, celle du très grand nombre d'édifices susceptibles d'être labellisés : les premières propositions concernent ainsi plus de 70 immeubles, hôtels particuliers et maisons de ville. Par ailleurs, la répartition de cette architecture dans la ville et sa présence forte dans le centre ancien, dans le quartier de la gare et dans les autres faubourgs du XIX^e siècle notamment, interdit d'opérer une labellisation de l'ensemble urbain, à l'instar de la Grande-Motte de l'architecte



Jean Ballardur par exemple. Il a donc paru nécessaire d'adapter le projet de label au cas complexe de Perpignan, en prenant en compte l'histoire de son développement urbain. C'est pourquoi le choix s'est porté sur la labellisation de secteurs urbains : les nouveaux quartiers urbanisés après l'arasement de l'enceinte naturellement, mais aussi le quartier de la gare et le secteur de la place Cassanys et du boulevard Anatole-France. Au sein de



5, bd Wilson, Martel, 1933.

ces quartiers labellisés, des édifices particulièrement remarquables peuvent être identifiés et listés. Restent cependant des œuvres majeures situées dans le centre ancien et dans d'autres quartiers, parmi lesquelles un choix a été opéré. La sélection met en exergue des œuvres de grande valeur et d'autres qui, par leur qualité de composition, constituent des exemples particulièrement représentatifs d'un corpus plus large.

Si le label concerne essentiellement l'architecture domestique perpignanaise de la première moitié du ^{xx}e siècle, aujourd'hui mieux connue et documentée, il est cependant apparu que certains édifices publics ou d'autres, plus récents, pouvaient être associés à cette démarche de reconnaissance, en raison de leurs qualités de composition reconnues d'emblée, en attendant des études futures. Les exceptions chronologiques peu nombreuses s'imposent ainsi dans l'histoire architecturale de la ville, à l'instar de l'exceptionnelle villa Espel construite en 1965 et de l'immeuble atypique du 31, avenue des Palmiers (1980), ou comme des œuvres plus modestes représentatives de la culture architecturale des commanditaires et des maîtres d'œuvre, telle la maison de ville Latrabe du 4, rue Joseph-Cabrit (1957-58). Les exceptions typologiques, quant à elles, concernent d'autres catégories comme l'architecture publique ou les ensembles de logements sociaux par exemple : il s'agit d'un immeuble de bureaux, d'un groupe scolaire et d'un ensemble d'habitations à bon marché. Enfin, sans attendre les conclusions des recherches à venir sur les groupes d'habitation de Perpignan, il est possible de reconnaître dans le quartier du Moulin à Vent un ensemble original, d'une forte cohérence et qui occupe une place assez importante dans l'imaginaire perpignanaise pour être associé à la labellisation en cours.

Label « Patrimoine du ^{xx}e siècle » et secteur sauvegardé

Quelques ensembles urbains et plusieurs édifices situés dans le centre ancien de Perpignan sont labellisés, bien qu'ils fassent, de part leur localisation, l'objet d'une protection juridique dans le cadre du secteur sauvegardé. Le label, s'il n'est pas une protection, constitue en quelque sorte un « catalogue »

des œuvres majeures du XX^e siècle, dont il n'est pas concevable d'exclure des édifices importants, comme l'atelier du peintre Bausil par Raoul Castan, sans en amoindrir la pertinence.

Label « Patrimoine du XX^e siècle » et PLU

Les édifices labellisés, dont l'intérêt régional, voire national est reconnu, constituent donc un « catalogue » qui peut être complété à l'appui d'un PLU (plan local d'urbanisme) dit « patrimonial ». Cet outil local de gestion et de planification de l'urbanisation de la ville possède un volet qui permet une prise en compte des édifices importants, susceptibles d'être concernés par un permis de construire ou de démolir. L'article L.123-1-5 III 2° du code de l'urbanisme créé par la loi du 12 juillet 2010 stipule en effet que « le règlement peut, en matière de caractéristique architecturale, urbaine et écologique [...] identifier et localiser les éléments de paysage et délimiter les quartiers, îlots, immeubles, espaces publics, monuments, sites et secteurs à protéger, à mettre en valeur ou à requalifier pour des motifs d'ordre culturel, historique ou écologique et définir, le cas échéant, les prescriptions de nature à assurer leur protection ». Chaque élément doit être repéré graphiquement et faire l'objet d'une fiche descriptive permettant de justifier les mesures de protection. Cette identification des édifices et des ensembles urbains et architecturaux d'intérêt local, menée en collaboration avec l'Atelier d'urbanisme, structure associative active depuis des années à Perpignan, pourrait enrichir ceux sélectionnés par le label, dans une approche plus contextuelle. L'objectif du label est de sensibiliser les habitants et les édiles à l'importance de conserver les volumes, couleurs, modénatures d'origine. Il s'agit aussi de les inciter à observer les détails des façades parfois modestes, qui souvent prennent tout leur relief dans la succession des immeubles ou villas répétitives mais formant des ensembles uniques, dont la dénaturation par des changements de menuiserie, des surélévations, des ouvertures inappropriées peuvent rompre l'harmonie.

[MF]



10, bd Jean-Bourrat, Square House, F. Muchir, 1958.



8-10, rue André-Bosch, A. Joffre et F. Muchir, 1936.

Les ensembles urbains et les édifices labellisés

[TL]

- 24 Le quartier des Remparts Nord
- 40 Le quartier des Remparts Sud
- 50 Le quartier de la gare
- 58 Le secteur urbain de la place Cassanyes
et du boulevard Anatole-France
- 62 Le Moulin à Vent
- 66 Edifices isolés

Le quartier des Remparts Nord



1, bd Wilson, cinéma Le Castillet, E. Montès, sculpture A. Guénot, 1911.

Grand magasin des Dames de France, place de Catalogne, G. Débrie, 1906-08.

Les premiers plans pour le lotissement des Remparts Nord sont dressés par François Joffre en 1902 et 1903, alors qu'il négocie un traité avec la Ville. Sensiblement différents des premières esquisses proposées par Claudius Trénet à la fin du XIX^e siècle pour l'urbanisation future des emprises militaires, ils servent de base à l'élaboration des plans définitifs, dont l'auteur reste inconnu.

Les terrains lotis encerclent le centre ancien à l'ouest, au nord et à l'est. Le tissu urbain nouveau prolonge l'ancien sans rupture, au-delà des rues qui assurent la suture et une forte continuité urbaine entre les secteurs modernes et la vieille ville : rues Michel-de-Montaigne et Pierre-Ronsard à l'est, rue du Castillet au nord, rues Remparts-Villeneuve et Pierre-Cardet au nord-ouest et à l'ouest. Dans ce nouvel ensemble urbain agrandi, une ceinture de grands boulevards, déjà envisagée par Claudius Trénet, ordonne le nouveau quartier et définit des ambiances urbaines différentes. A la jonction de la promenade des Platanes, le boulevard Wilson actuel borde le lotissement résidentiel et l'ouvre vers un lieu de détente prestigieux. A l'est, le projet prévoyait une sortie monumentale vers la mer avec un boulevard planté de 40m de large ; la réalisation, en retrait des intentions, maintient l'ouverture vers un nouveau parc urbain. Au nord, à proximité du marché de gros, le boulevard Clémenceau et les rues avoisinantes structurent un secteur plus commercial d'immeubles dont les rez-de-chaussée devaient être obligatoirement dévolus à la fonction marchande. Deux grands magasins s'établissent d'ailleurs à ses deux extrémités, le Grand Bazar en 1917 à l'est du côté du Castillet et les Dames de France dès 1906 à l'ouest. Edifié par Georges Débrie, cet



édifice caractéristique de la typologie commerciale cache derrière une façade de verre et de pierre une structure en fer et béton ; construit sur la place de Catalogne dans l'axe de l'avenue de la Gare, il assure une liaison monumentale avec le quartier de l'embarcadère, tandis que le boulevard des Pyrénées prolonge l'armature urbaine au-delà de la Basse vers le sud-ouest.

Les grands tracés structurent donc le nouveau quartier, peu novateur du point de vue de la composition urbaine. Le tissu urbain lui-même ne fait guère écho aux recherches urbanistiques de la période : le découpage des nouveaux îlots définit une trame parcellaire traditionnelle de 8m à 20m de large au tracé perpendiculaire à la rue, et les mitoyennetés et l'alignement du bâti sur la voie publique assurent la continuité du paysage

13, bd Wilson, « Maison de l'Américaine », C. Trénet, 1909.

11, rue Jeanne-d'Arc, C. Trénet, 1924.



urbain avec un front de façades ininterrompu. Sur cette structure urbaine héritée de la tradition haussmannienne, la diversité des typologies et des gabarits ainsi que les références architecturales nombreuses créent une ambiance urbaine éclectique qui reflète la variété des goûts et des programmes, mais qu'explique

aussi l'étalement des constructions sur une longue période. Quelques édifices sont certes construits ici ou là dès l'arasement de l'enceinte : les Dames de France sur la place de la Catalogne, l'immeuble Parès, 8 boulevard des Pyrénées, construit en 1908 par Viggo Dorph Petersen, l'immeuble construit en 1910 par Berthier



pour lui-même à l'angle du quai Nobel et du cours Lazare-Escarguel ¹⁰, etc. ; mais la construction des immeubles, des hôtels particuliers et des maisons de ville débute surtout dans la partie la plus prestigieuse du quartier, sur le boulevard Wilson, en 1909 avec l'immeuble de Claudius Trénet plus connu sous le nom de « maison de

l'Américaine »¹³ ⁸ : l'édifice construit pour une riche veuve, Marie Navarra, révèle le goût pour les compositions Art nouveau de grande ampleur avec la mise en évidence de la travée d'angle couronnée d'un toit polygonal, les *bow-windows*, les ornements et le décor sculpté végétal ; la composition n'est d'ailleurs pas sans rappeler

14, bd Wilson, hôtel Sisquille, E. Montès, A. Guénot, 1917.

7, bd Wilson, hôtel Vilar, H. Sicart, 1912.



celle, plus tardive, de l'immeuble voisin du 11, rue Jeanne-d'Arc (²³ angle de la rue Bartissol) que l'architecte signe en 1924. L'urbanisation se poursuit en 1911 avec le cinéma Castillet et la patinoire d'Eugène Montès, un édifice de loisirs situé près de la porte éponyme, au riche décor sculpté et de faïence polychrome également fortement influencé par l'Art nouveau, œuvre du sculpteur toulousain Alexandre Guénot, à qui l'on doit également le très beau décor foisonnant de branches et de pommes de pin de l'hôtel particulier Sisquille voisin (⁹ 14, boulevard Wilson). L'architecte Eugène Montès signe là en 1917 une belle composition architecturale éclectique, assez conventionnelle, comme celle de l'architecte Henri Sicart pour l'hôtel particulier



10, rue Bartissol, hôtel Nicolau, C. Trénet, 1924.

6, rue du Général-Legrand, maison L'Oriol, H. Sicart, 1932, détail de la ferronnerie.

5, bd Wilson, Martel, 1933.

7, rue Pierre-Ronsard, E. Montès, 1925.



Vilar, datée 1912 (47, boulevard Wilson). Les deux édifices aux accents Art nouveau mettent en valeur de manière différente les travées d'angle par le jeu des matériaux, des balcons et des toitures.



La construction se poursuit dans les années 1920-30 et jusqu'à la fin des années 40 encore dans les secteurs des boulevards Clémenceau, des Pyrénées ou Jean-Bourrat et réunit les architectes les plus importants de la période, Louis Trénet, Edouard Mas-Chancel, Raoul Castan, Alfred Joffre et Férid Muchir notamment. Certaines compositions restent académiques, comme l'hôtel particulier que compose Claudius Trénet en 1924 (25 10, rue Bartissol) avec avant-corps, pilastres, corniche, balcons portés par des consoles proéminentes et rez-de-chaussée souligné par des bossages continus. D'autres, au contraire, s'inscrivent dans une tradition vivifiée par des motifs contemporains et enrichie de décors floraux ou géométriques empruntés à l'Art nouveau ou à l'Art déco, ou au contraire, dans les courants opposés du modernisme ou du régionalisme d'inspiration catalane.





10

10, bd Jean-Bourrat, Square House, F. Muchir, 1958.

8-10, rue André-Bosch, A. Joffre et F. Muchir, 1936.



Témoin de la première tendance, les deux immeubles accolés Mérou et Joffre (27 8 et 10, rue André Bosch) forment un ensemble cohérent, d'une composition particulièrement soignée datée de 1936, qui caractérise le modernisme « classique » des architectes A. Joffre et F. Muchir. L'influence de Férid Muchir est sensible dans les nombreux motifs décoratifs que l'architecte utilise de manière récurrente dans son œuvre personnelle : corps en surplomb sur consoles feintes, continuités entre allèges des baies et garde-corps pleins des balcons, décor sculpté, triplets d'aération de forme conique ou carrée, *oculi* et opposition des matériaux.



Du côté du régionalisme, E. Mas-Chancel signe dans ce quartier ses projets les plus remarquables : la maison du docteur Léon Foxonet en 1933 (21 16, rue Jeanne-d'Arc), l'immeuble de la rue Elie-Delcros en 1935, où il installe son agence (28), ou l'hôtel Alboize en 1928 (28 4, quai Bourdan) par exemple : la façade d'inspiration régionaliste est ordonnée par la tripartition académique du soubassement, des corps d'étage et du couronnement formé par une génoise décorée, et par le système de travées réinterprété librement avec le portail d'entrée, les grandes et petites baies géminées, l'*oculus*, le *bow-window* et le balcon. La composition intègre les éléments de la tradition régionale et romano-catalane, chère à l'architecte : matériaux (granit, marbre, brique), motifs décoratifs (frises en damier et en dents d'engrenage, baies jumelées, colonnettes et pilier à chapiteau sculpté,



arcatures aveugles, etc.), ferronnerie... Elle joue également sur les contrastes forts entre les matériaux d'une part, et entre les trumeaux de moellons en *opus incertum* et les éléments de décor d'autre part.

Henri Sicart, très éclectique, s'inspire également en 1920-1922 de l'architecture catalane traditionnelle pour le dessin de l'hôtel particulier du 11, boulevard Wilson (7), et recourt au vocabulaire historiciste, gothique notamment, pour le grand immeuble Carbonell de 1920-1926 (5 9, boulevard Wilson). Quelques années auparavant, en 1914, l'architecte avait dressé les plans de deux immeubles dans une rue voisine (26 et 22 8 et 13, rue Jeanne-d'Arc), jouant de l'opposition des matériaux pour faire ressortir sur le plein de mur en brique les encadrements de baies et les fortes consoles des balcons.



Enfin, dans le quartier Clémenceau, l'immeuble d'habitation construit par Dimitri Avgoustinos et Pierre Raoux en 1980 (³⁷ 31, avenue des Palmiers) est également sélectionné au titre du label pour sa composition architecturale typique des années 1970-80, qui rappelle le pavillon Habitat-67 construit à Montréal par Moshe Safdie à l'occasion de l'exposition universelle de 1967.

9, rue Elie-Delcros, E. Mas-Chancel, 1935.

4, quai Bourdan, E. Mas-Chancel, 1928.

9, bd Wilson, immeuble Carbonnell, H. Sicart, 1920-26.

31, av. des Palmiers, D. Avgoustinos et P. Raoux, 1980.

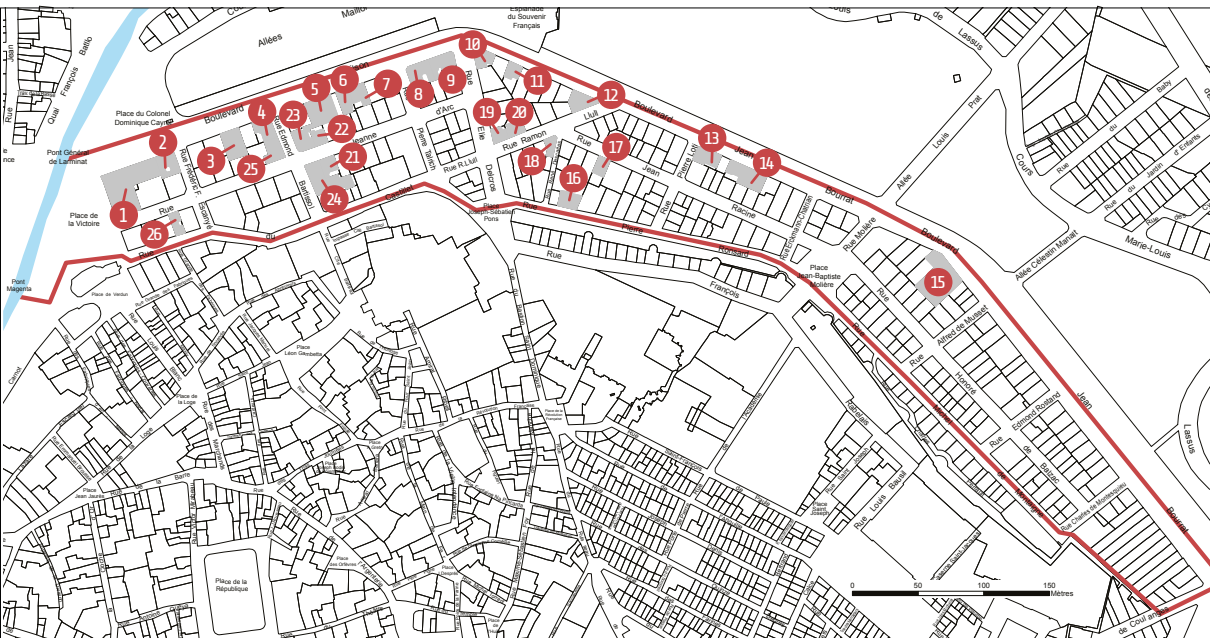
Edifices remarquables

Le quartier dit des Remparts Nord compte un nombre très important d'édifices remarquables, qui sont séparés ci-dessous en deux secteurs.

Secteur des boulevards Wilson et Jean-Bourrat

- 1 1, bd Wilson : cinéma Le Castillet,
par Eugène Montès, 1911, sculptures d'Alexandre Guénot (IMH)
- 2 2, bd Wilson : immeuble,
par Julien Charpeil, date portée : 1912.
- 3 5, bd Wilson : immeuble,
par Marcel Martel, date portée : 1933.
- 4 7, bd Wilson : hôtel Vilar,
par Henri Sicart, date portée : 1912.
- 5 9, bd Wilson : immeuble Carbonell,
par Henri Sicart, 1920-1926.
- 6 10, bd Wilson : immeuble,
par Louis Trénet, 1932.
- 7 11, bd Wilson : hôtel particulier,
par Henri Sicart, 1920 date portée : 1922.
- 8 13, bd Wilson : immeuble dit la « maison de l'Américaine »,
par Claudius Trénet, 1909.
- 9 14, bd Wilson : hôtel Sisquella,
par Eugène Montès, 1917, sculptures d'Alexandre Guénot.
- 10 15, bd Wilson (angle de la rue Elie-Delcros) : immeuble,
par Louis Tilhac, 1936.
- 11 17, bd Wilson : hôtel particulier,
par Alfred Joffre, 1940.
- 12 22, bd Wilson (angle de la rue Ramon-Lull) : immeuble,
par Henri Savoyen, 1935-1936.
- 13 9, bd Jean-Bourrat (angle de la rue Pierre-Loti) : immeuble Rocaries,
par Alfred Joffre, 1933.
- 14 10-11, bd Jean-Bourrat : immeuble de rapport dit Square House,
par Férid Muchir, en partie pour lui-même, 1949-1958.
- 15 21-22, bd Jean-Bourrat : immeubles,
par Férid Muchir.
- 16 7, rue Pierre-Ronsard : maison,
par Eugène Montès, pour lui-même, 1925.
- 17 6, rue Jean-Racine : maison,
par Férid Muchir, 1940.
- 18 10 bis, rue Ramon-Lull : immeuble,
par Léon Baille, 1927.

Quartier des Remparts Nord



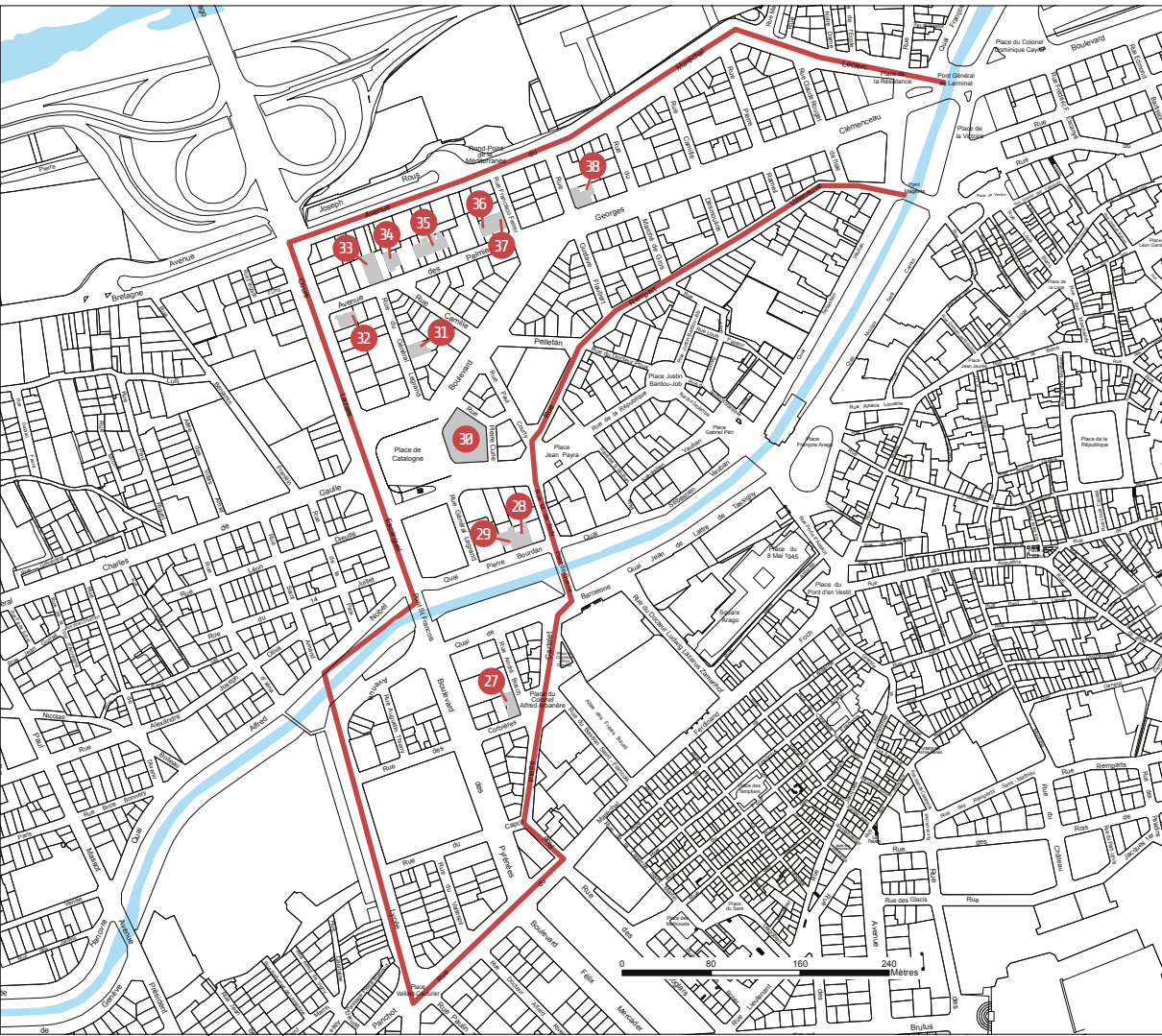
- 19, rue Ramon-Lull : immeuble,
par Louis Tilhac, 1948.
- 20, rue Elie-Delcros : immeuble,
par Edouard Mas-Chancel, en partie pour lui-même, 1935.
- 21, 16, rue Jeanne-d'Arc : hôtel Foxonet,
par Edouard Mas-Chancel, 1933.
- 22, 13, rue Jeanne-d'Arc : immeuble,
par Henri Sicart, date portée : 1914.
- 23, 11, rue Jeanne-d'Arc (angle de la rue Bartissol) : immeuble,
par Claudius Trénet, 1924.
- 24, 9, rue Bartissol (angle de la rue Jeanne-d'Arc) : immeuble de l'Union des Commerces,
par Joseph Berthier et Raoul Castan, 1925.
- 25, 10, rue Bartissol (angle de la rue Jeanne-d'Arc) : hôtel Nicolau,
par Claudius Trénet, 1924.
- 26, 8, rue Jeanne-d'Arc : immeuble,
par Henri Sicart, date portée : 1914.

Edifices remarquables

Secteur des boulevards Clémenceau et Pyrénées

- 27 8-10, rue André-Bosch : immeubles Mérout et Joffre, par Alfred Joffre et Féréd Muchir, 1936.
- 28 4, quai Bourdan : hôtel Alboize, par Edouard Mas-Chancel, 1928.
- 29 6, quai Bourdan : maison, par Raoul Castan, date portée : 1932.
- 30 place de Catalogne : grand magasin des Dames de France, par Georges Débrie, 1906-1908.
- 31 6, rue du Général-Légrand : maison L'Oriol, par Henri Sicart, 1932.
- 32 9, cours Lazare-Escarguel (angle de l'avenue des Palmiers) : immeuble, par Louis Trénet, 1926.
- 33 7, av. des Palmiers : hôtel François Gibrat, par Viggo Dorph Petersen, 1909-1912.
- 34 9, av. des Palmiers : maison, par Edouard Mas-Chancel.
- 35 13-19, avenue des Palmiers : maisons, non datées
- 36 29, av. des Palmiers : maison, par Edouard Mas-Chancel, 1933.
- 37 31, av. des Palmiers : immeuble, par Dimitri Avgoustinos et Pierre Raoux, 1980.
- 38 34, bd Clémenceau (angle de la rue Gustave-Flaubert) : immeuble, par Eugène Montès, 1924.

Quartier des Remparts Nord



Le quartier des Remparts Sud



4, bd Mercader, F. Mercader, 1932.

6, bd Mercader, F. Muchir, 1933.

33, bd Mercader, F. Muchir, 1947.

Alors que les démolitions achevées dès 1906 avaient permis de lotir les terrains militaires enfin libérés à l'ouest, au nord et à l'est du centre ancien, l'enceinte bastionnée subsiste autour de la citadelle et au sud de la ville. Son arasement y est entrepris entre 1929 et 1931. L'opération des Remparts Sud accompagne alors l'urbanisation des espaces ruraux autour des boulevards Henri-Poincaré et Aristide-Briand et de la rue du Stadium. Elle comprend également le lotissement de la zone située au nord de la citadelle de part et d'autre de la rue des Rois-de-Majorque, à proximité du centre ancien, et à l'ouest autour des rues des Baléares et Gilbert-Brutus et du boulevard Mercader¹⁴. Les grandes lignes du projet sont fixées par le plan d'extension et d'embellissement de 1925 signé par Adolphe Dervaux, mais la réalisation, retardée par la crise économique et par les difficultés financières et administratives, se prolonge jusque dans les années 1950.

L'opération des Remparts Sud, essentiellement réservée aux classes moyennes et populaires, n'a pas partout le caractère prestigieux du lotissement des Remparts Nord. Au sud des boulevards Poincaré et Aristide-Briand par exemple, la modestie et la répétitivité l'emportent (rues du Stadium et du Vélodrome), malgré quelques interventions significatives comme celles de Pierre Sans (28 n°s 35 et 39 à 45 rue du Stadium, entre 1941 et 1943). En réalité, une étude plus attentive montre que le quartier regroupe des ensembles urbains remarquables auxquels participent des édifices modestes comme des œuvres de grande qualité, et qui forment aussi le paysage urbain très caractéristique du Perpignan du xx^e siècle. Les grands architectes de la période signent d'ailleurs là de nombreuses maisons de ville et des immeubles particulièrement dignes d'intérêt.



Sur le boulevard Mercader qui prolonge au sud celui des Pyrénées, plus de 20 immeubles de trois, quatre ou cinq étages sont construits entre 1932 et 1949 et forment un front bâti où se côtoient les divers courants architecturaux des années 1930-40. L'Art déco est présent avec deux des premiers immeubles par F. Mercader et F. Muchir (n°s 4 et 6, 1932 et 1933 2 1), le régionalisme avec celui attribuable à E. Mas-Chancel (n° 24, 1936) et le modernisme avec ceux de F. Muchir (n°s 18 et 33 7) et P. Sans notamment (n° 32, 1946).

11, rue des Remparts-la-Réal, A. Joffre et F. Muchir, 1933.

14, rue des Rois-de-Majorque, J. Roque, 1934.

29, rue des Remparts-la-Réal, A. Mary, 1936.

45, rue des Remparts-Saint-Mathieu, P. Sans, 1933.



Plusieurs compositions architecturales notables caractérisent également fortement les rues au nord de la citadelle, rues des Remparts-Saint-Mathieu, Remparts-La-Réal et des Rois-de-Majorque. J. Roque y construit pour lui-même en 1934 une maison typique de l'architecture rurale catalane ¹⁴, quand

A. Mary s'inspire de la tradition plus urbaine pour une maison exubérante dans la mise en œuvre du marbre et de la brique et dans le travail de la ferronnerie ¹². F. Muchir signe, en 1933, l'une de ses premières réalisations en collaboration avec A. Joffre dans le style Art déco ¹³ et H. Martin donne trois ans plus



45

40, av. Gilbert-Brutus, F ; Muchir, 1935.

18, av. Gilbert-Brutus, maison Rulière, F. Muchir, 1942.



30, rue des Archers, Mérrou, 1932, élévation principale (coll. part).



tard les plans d'un ensemble HBM, semblable à celui du quartier Saint-Jacques. A l'ouest de la Citadelle, l'avenue Gilbert-Brutus présente un florilège des compositions typiques du pittoresque moderne perpignais, avec quelques édifices qui retiennent l'attention : la maison de l'entrepreneur Mérrou avec son toit-terrasse, sa grande rotonde et ses pergolas dans le jardin antérieur ¹⁶, l'immeuble de F. Muchir qui s'avance, tel la proue d'un paquebot, à l'angle de l'avenue et de la rue des Jotglars ⁸, la maison Rulière qui combine avec équilibre des contrastes de matériaux (béton, galets, briques), de lignes (travées verticales et corps de bâtiment horizontal) et de motifs architecturaux rustiques, pittoresques et modernes ⁵.



Plus à l'ouest encore, dans la rue du Docteur-Alfred-Rives, A. Joffre signe en 1940 le projet de l'hôtel Bosch-Montana ⁴, un édifice à un étage sur rez-de-chaussée surélevé d'inspiration régionaliste pour lequel l'architecte reprend textuellement la composition exceptionnelle imaginée par E. Mas-Chancel en 1930 pour l'hôtel Escoffier (9, rue du Général-Legrand), aujourd'hui détruit mais connu grâce à des publications : contrefort de l'entrée, baie de loggia au premier étage et triplet de baies romanes avec colonnettes, entrée du garage en arrière-plan d'un côté et jardin de l'autre. Les motifs en brique (génoise sur arcatures lombardes et frise de dents d'engrenage du soubassement inspirées de l'architecture romane catalane) se détachent sur les murs en moellons de granit. En face, F. Muchir dessine un immeuble caractéristique de son modernisme tempéré ³ en fort contraste avec l'immeuble d'angle

mitoyen signé par Banyuls et Mercader, avec sa belle ferronnerie Art déco, sa loggia de couronnement et ses *bow-windows* d'angle en fort surplomb. L'homogénéité singulière de la rue Georges-Rives, quant à elle, provient des gabarits d'origine encore aujourd'hui respectés (les maisons sont toutes en rez-de-chaussée ou à un étage), de la mitoyenneté et des petites cours antérieures plus ou moins fleuries (elles sont systématiques du côté des numéros impairs, orientées au sud-ouest) ; des thèmes architecturaux variés y sont employés avec harmonie au-delà des références stylistiques (balcons et *bow-windows*, génoises, corniches ou rebords de toit de type chalets, avant-corps arrondis, jeu de matériaux entre enduits, briques et moellons en *opus incertum*...). Plusieurs maisons jumelles sont construites ou attribuables à Pierre Sans (n^{os} 35 et 37, n^{os} 47 et 49, 1949), d'autres (n^{os} 19 et 21) sont inspirées du

21, rue Georges-Bondurand, maison Bouvert, F. Muchir, 1938.

15, rue Joachim-du-Bellay, F. Muchir, 1943.

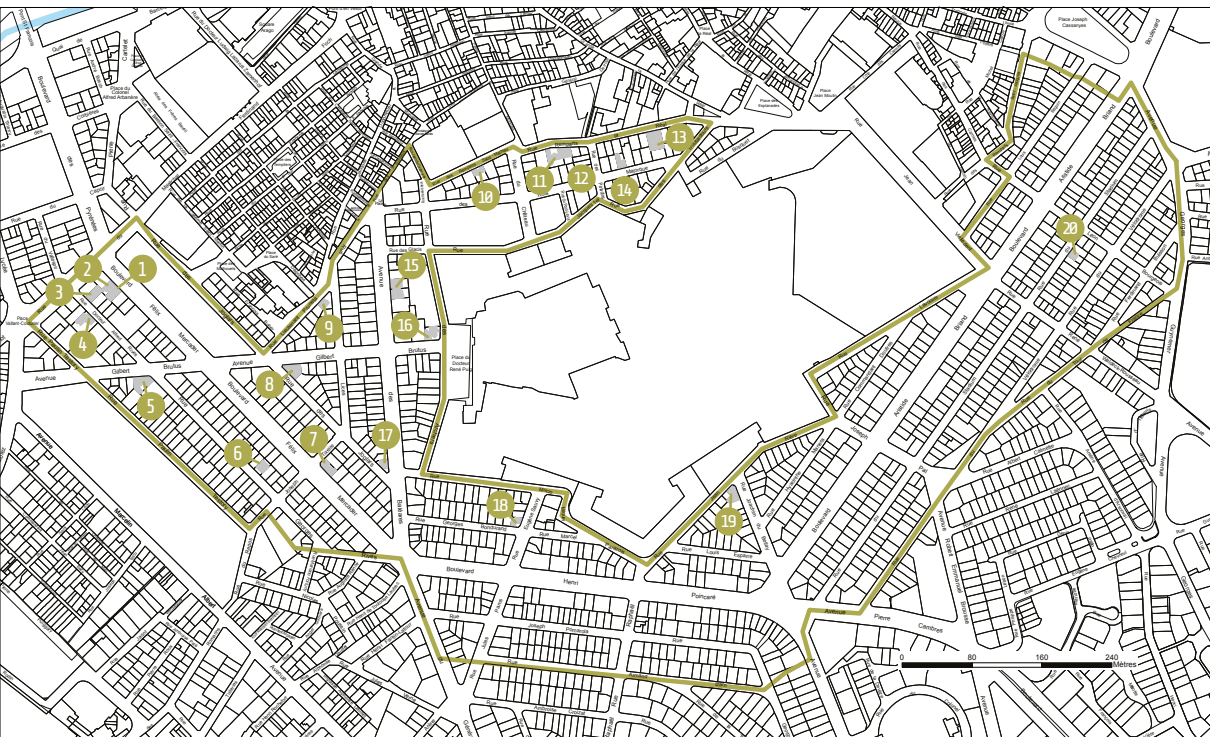


régionalisme d'E. Mas-Chancel qui dessine pour sa part les plans de la petite maison de ville au n° 33 ⁶. La même ambiance urbaine caractérise la rue Georges-Bondurand où des édifices de plusieurs types se font face, avec des maisons à cours antérieures

du côté impair orientées au sud, et des élévations plus urbaines du côté pair ; l'entrepreneur Carle y construit probablement les maisons des n° 4 à 10 et Pierre Sans celle du n° 20. Férid Muchir signe sans doute les plans d'un petit immeuble de deux étages au n° 22, et plus sûrement ceux d'une maison de ville exceptionnelle au n° 21. L'architecte y conjugue les thèmes modernes des fenêtres horizontales et de la toiture terrasse, avec l'accès pittoresque depuis l'angle de la rue et les échos de l'Art déco et du style paquebot à travers la grande rotonde d'angle à carreaux de verre de la cage d'escalier, l'*oculus* et le porte-drapeau. L'opposition des matériaux met en évidence les murs en galets, un rappel de la tradition catalane mis en œuvre de manière moderne.

Edifices remarquables

- 1 6, bd Mercader : immeuble,
par Férid Muchir, 1933.
- 2 4, bd Mercader : immeuble,
par Félix Mercader, 1932.
- 3 1 bis, rue du Docteur-Alfred-Rives : immeuble,
par Férid Muchir, 1940.
- 4 6, rue du Docteur-Alfred-Rives : hôtel Bosch-Montana,
par Alfred Joffre, 1940.
- 5 18, av. Gilbert-Brutus : maison Rulière,
par Férid Muchir, date portée : 1942.
- 6 33, rue Georges-Rives : maison,
par Edouard Mas-Chancel, 1953
- 7 33, boulevard Mercader : immeuble,
par Férid Muchir, 1947.
- 8 40, av. Gilbert-Brutus : immeuble,
par Férid Muchir, 1935.
- 9 10, rue des Lices : maison,
par B. Bouyssou, 1933.
- 10 45, rue des Remparts-Saint-Mathieu : maison,
par Pierre Sans, 1933.
- 11 35, rue des Remparts-La-Réal : immeuble,
par Louis Trénet, 1941.
- 12 29, rue des Remparts-La-Réal : maison,
par A. Mary, 1936.
- 13 11, rue des Remparts-La-Réal : immeuble,
par Férid Muchir et Alfred Joffre, 1933.
- 14 14, rue des Rois-de-Majorque : maison,
par Joseph Roque pour lui-même, 1934.
- 15 11-13, av. des Baléares : immeuble,
par Férid Muchir, non daté.
- 16 53, av. Gilbert-Brutus (30, rue des Archers) : maison,
par Méro, entrepreneur, 1932.



- 17 56, av. des Baléares : maison,
par Alfred Joffre et Férid Muchir, 1938.
- 18 21, rue Georges-Bondurand (angle de la rue Eugène-Sauvy) : maison Bouveret,
par Férid Muchir, 1938.
- 19 15, rue Joachim-du-Bellay : maison,
par Férid Muchir, 1943.
- 20 35, rue du Stadium : maison,
par Pierre Sans, 1941.

Le quartier de la gare

Le quartier de la gare s'urbanise à partir de l'arrivée du chemin de fer et l'installation, en 1858, de la nouvelle gare à son emplacement définitif, très à l'ouest du centre-ville. Son développement est cependant marqué par de fortes contraintes militaires : les servitudes de la place forte délimitées en 1829 couvrent en effet la totalité du nouveau faubourg mais, face à la pression foncière, elles sont limitées en 1883 aux zones les plus proches des fortifications et de la ville. L'urbanisation du quartier débute donc à proximité de la gare et le long des deux axes principaux : l'avenue de la gare (avenue du Général-de-Gaulle

actuelle) ouverte en 1862 entre la gare et la vieille ville, et la rue perpendiculaire ouverte à la même date le long du chemin de fer, entre la route de Prades au nord et les rives de la Basse au sud (rues Valette et Courteline actuelles). Elle s'étend également plus au sud, autour de la place de Belgique actuelle et de la gendarmerie bâtie en 1881. Les premiers immeubles, construits dans la tradition perpignanaise du XIX^e siècle, jouxtent les entrepôts et les bâtiments industriels. Comme dans le centre ancien, ils comportent deux ou trois étages carrés et se caractérisent par trois ou quatre travées régulières de fenêtres étroites à balconnet et arc segmentaire, avec chambranle rapporté formant la feuillure des contrevents brisés, corniches décorées en terre cuite moulées.



Le nouveau quartier érigé en paroisse en 1882 est également relié à la ville par un tramway à la même date. L'éloignement de la gare n'avait d'ailleurs pas manqué d'attirer les critiques de nombreux habitants qui craignaient la formation d'une nouvelle agglomération, au détriment de l'ancienne : à Perpignan, comme dans bien d'autres villes, l'arrivée du chemin de fer met en question la centralité urbaine¹⁵. Cette première phase d'urbanisation se greffe sur le découpage foncier préexistant de prés et de terres labourables, lui-même lié à un réseau d'irrigation qui remonte au XVI^e siècle. Les tracés des rues nouvelles se superposent aux structures et aux voies antérieures : canaux des Capucins (rue Lulli actuelle) et des Quatre-Cazals (mentionné dès 1538, couvert après la Seconde Guerre mondiale), chemin de Conflent (rues Pascal-Marie-Agasse, Chateaubriand et Boileau), route de Prades (avenue de la Grande-Bretagne). En 1898, une réduction du polygone exceptionnel créé quinze ans plus tôt favorise l'urbanisation, et le déclassement des fortifications au début du

2, rue d'Iéna, immeuble Dabat, R. Castan, 1912.

Plan du lotissement du hameau des Quatre Cazals, 1907.



XX^e siècle libère définitivement le quartier des contraintes militaires et facilite sa liaison avec la ville. Cette urbanisation depuis la gare vers la ville se déroule donc sur la longue durée et s'organise en grande partie par le biais des lotissements. C'est par exemple le cas de l'ancien hameau des Quatre Cazals, à proximité de la ville, ou au nord du quartier, du lotissement « Au Coin Tranquille » : approuvé en septembre 1929, il se compose de treize parcelles oblongues auxquelles s'ajoutent sept parcelles plus tardives, l'ensemble réparti de part et d'autre d'une rue de desserte ouverte entre la rue Lulli et le ruisseau des Quatre Cazals (rue Gabriel-Fauré actuelle) : à l'est, les lots Maury, à l'ouest, les lots Durand-Pujos. Le lotissement Roca-Drancourt caractérise quant à lui une deuxième phase d'urbanisation des

années 50. A l'origine, le riche négociant en vin Emile Drancourt installe en 1894 ses entrepôts en bordure de l'avenue principale du quartier, le long de laquelle il fait également construire à la fin du siècle par l'architecte danois Viggo Dorph Petersen une grande maison qui renouvelle dans une ambiance bourgeoise l'éclectisme académique hérité de la tradition Beaux-Arts des grands châteaux péri-urbains signés par l'architecte. A cette première occupation liée au commerce du vin succède un lotissement résidentiel dont le plan est dressé en février 1951, trois mois avant l'autorisation du 24 avril de mise en vente des dix parcelles. Face aux immeubles de grand gabarit, dont un préexistait au lotissement, des maisons de ville occupent les parcelles traversantes entre l'impasse et la rue Joseph-Cabrit.

Rue Gabriel-Fauré, E. Mas-Chancel, 1930-31.

4, rue Joseph-Cabrit, maison Latrabe, J. Dujol, 1957-58.

L'architecture du quartier de la gare est très hétérogène, contrairement à celle des lotissements des Remparts Nord et Sud : les constructions s'y poursuivent sur une longue période depuis le milieu du XIX^e siècle et les programmes architecturaux répondent aux besoins des activités commerciales et industrielles importantes liées pour la plupart au commerce du vin, et non pas uniquement à la fonction résidentielle. Pour autant, l'architecture du XX^e siècle participe fortement à l'ambiance urbaine très particulière du quartier, associant le style Beaux-Arts, le régionalisme d'inspiration catalane ou hispanique, le modernisme pittoresque avec des influences de l'Art nouveau, de l'Art déco ou du style paquebot. Les œuvres majeures comme les plus modestes que signent les architectes les plus connus de la période, Berthier, Castan, Mas-Chancel, Joffre, Muchir etc. sont ainsi représentatives des divers courants architecturaux en vogue à Perpignan dans la première moitié du siècle. La construction d'immeubles se poursuit jusqu'à dans les années 60-70, perturbant parfois très fortement par des gabarits considérables et une écriture architecturale appauvrie le paysage urbain hérité du XIX^e et du début du XX^e siècle (rue Franklin, cours Lazare-Escarguel).

Le lotissement « Au Coin Tranquille » réunit dans un face-à-face significatif les architectes E. Mas-Chancel, A. Joffre et F. Muchir. Les six petites maisons de ville construites en 1930-1931 par le premier forment un ensemble architectural et urbain remarquable (2 6 à 16, rue Gabriel-Fauré) : alignées sur rue avec jardin arrière et construites sur des parcelles régulières, elles ont pour la plupart un gabarit semblable (deux étages carrés sur rez-de-chaussée bas, deux travées) et une ordonnance commune (soubassement, étages carrés et couronnement). Elles constituent surtout un véritable manifeste d'inspiration régionaliste mis en œuvre avec force et économie par E. Mas-Chancel, avec l'emprunt au registre régionaliste de thèmes architecturaux : baies jumelées néoromanes, colonnettes et chapiteaux en béton moulé inspirés du roman catalan tardif, génoises décorées, descentes d'eau pluviale en terre cuite vernissée verte et jaune... L'opposition des matériaux et de l'enduit fait ressortir les soubassements en galets de hauteur variable, délimités par un fin bandeau. Les entrées, latérales ou en position centrale sont mises en évidence par des frontons sur consoles ou des arcatures. Les génoises de tuiles et briques particulièrement soignées,





toutes différentes, forment une ligne horizontale de couronnement. L'une des maisons, au n° 14, comporte deux appartements superposés desservis par un escalier droit latéral traversant et, à ce titre, peut-être considérée comme un petit immeuble. A l'inverse, les deux maisons voisines construites en avril 1938 et août 1936 par A. Joffre et F. Muchir (3 9 et 11 rue Gabriel-Fauré) témoignent de la diversité des références des architectes, entre classicisme et rationalisme : au n° 9, la demeure qui abrite deux appartements superposés présente une ordonnance régulière très élaborée, alors qu'au n° 11, Muchir et Joffre expriment, avec virtuosité dans la dissymétrie de la composition parfaitement maîtrisée, le programme intérieur d'une maison particulière. Enfin, la partie nord du lotissement est achevée avec la construction en mars et septembre 1938 de deux petits immeubles dans le style Art Déco par l'entrepreneur Carle (1 et 3, rue Gabriel-Fauré).

Dans le lotissement Roca-Drancourt plus tardif, quelques maisons de ville se détachent parmi un ensemble architectural plus commun. En janvier 1952, l'architecte Pierre Sans associe au vocabulaire moderniste des éléments pittoresques hispanisants et catalans pour une petite maison de ville (4 14, rue Joseph-Cabrit) dont le plan dénote une recherche intéressante, avec la création d'une « entrée-garage » ouvrant sur un vestibule accessible également depuis l'arrière de l'édifice, du côté de l'impasse. Non loin de là, la maison Latrabe se signale par une composition originale de l'architecte Jean

Dujol datée de 1957-58 (5 4, rue Joseph-Cabrit) : les ouvertures variées de la façade principale soulignent les fonctions internes (grande baie du salon avec balcon, baie rectangulaire de la cuisine, jour vertical de la cage d'escalier, fenêtres communes du rez-de-chaussée, jours de l'entrée en pavé de verre), alors que la façade secondaire avec garage donnant sur l'impasse renoue sagement avec le système de travée. Les encadrements en béton blanc se détachent vigoureusement sur les façades



12, quai Nobel, maison Maydat, A. Joffre, 1940.

23, av. du Général-de-Gaulle, villa Paynard, P. Sans, 1946.

34, av. du Général-de-Gaulle, ancien hôtel Royal Roussillon, F. Muchir, 1945, 1956.

en brique rouge dont la texture singulière provient de la mise en évidence des joints horizontaux et de la dissimulation des joints verticaux. Enfin, contrastant avec ces échos modernistes, quelques motifs introduisent des connotations discrètes au régionalisme : soubassement en granit, seuil en briques pleines, menuiserie « rustique » de la porte d'entrée, numéro sur rue et boîte aux lettres en tôle martelée.

Sur l'avenue principale du quartier, l'immeuble Dabat construit en 1912 par R. Castan (1 2, rue d'Iéna) fait le lien entre la tradition du XIX^e siècle et les tendances nouvelles du premier XX^e siècle : pour sa première création perpignanaise, l'architecte toulousain associe à une composition classicisante avec tripartition verticale et système de travées des effets régionalistes, rationalistes et pittoresques mêlés de motifs Art nouveau (mise en évidence de la structure de la loggia haute, bandeaux de galets, linteaux sculptés, ferronnerie des

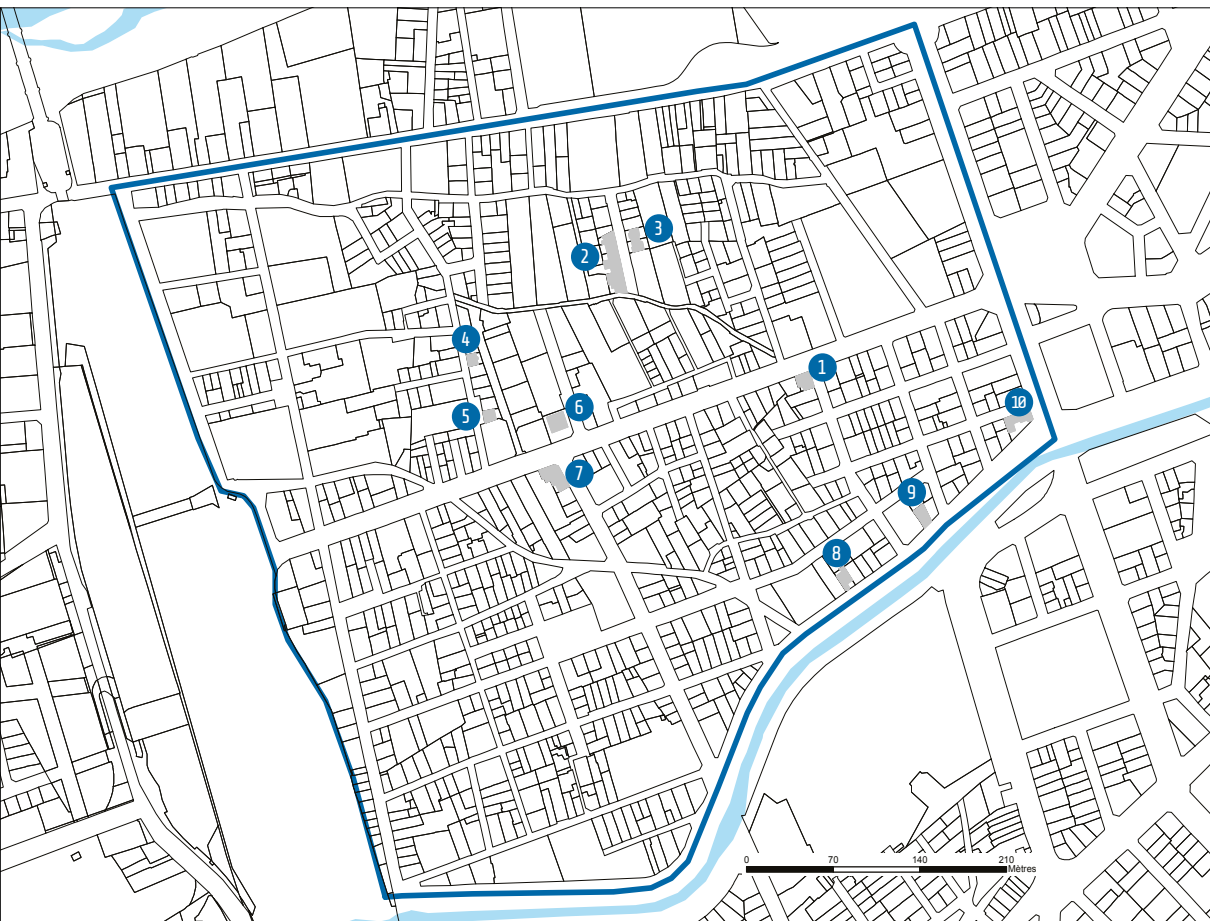
balcons et demi-balcons). Plus près de la gare, pour la villa Paynard, située sur une grande parcelle avec jardin (6 23, avenue du Général-de-Gaulle), l'architecte éclectique P. Sans puise en 1946 dans les références espagnoles les motifs du portail d'entrée, des supports de balcon et de la ferronnerie, tandis que le fronton est inspiré de la *masia* baroque catalane. En face, au n° 34, F. Muchir donne les plans d'un hôtel dans un style paquebot très maîtrisé. Le programme facilite sans doute le manifeste architectural, avec ses hublots, son porte-drapeau, sa rotonde d'entrée en surplomb. Sur les bords de la Basse (8 12, quai Nobel), la maison Maydat témoigne des différentes influences qui parcourent l'architecture perpignanaise de l'entre-deux-guerres : la composition de 1940, sans doute l'une des œuvres les plus abouties d'A. Joffre, rend compte du fort syncrétisme de l'architecte qui collabore avec son neveu F. Muchir, le moderniste, et avec E. Mas-Chancel, le régionaliste engagé.





Edifices remarquables

- 1 2, rue d'Iéna (angle de l'avenue du Général-de-Gaulle) : immeuble Dabat, par Raoul Castan, 1912.
- 2 6 à 16, rue Gabriel-Fauré : maisons, par Edouard Mas-Chancel, 1930-1931.
- 3 9 et 11, rue Gabriel-Fauré : maisons, par Alfred Joffre et Férid Muchir, 1938 et 1936.
- 4 14, rue Joseph-Cabrit : maison, par Pierre Sans, 1952.
- 5 4, rue Joseph-Cabrit : maison Latrabe, par Jean Dujol, 1957-58.
- 6 23, av. du Général-de-Gaulle : villa Paynard, par Pierre Sans, 1946.
- 7 34, av. du Général-de-Gaulle : ancien hôtel Royal-Roussillon, par Férid Muchir, 1945 et 1956.
- 8 12, quai Nobel : maison Maydat, par Alfred Joffre, 1940.
- 9 7, quai Nobel : maison, par Louis Trénet, 1934.
- 10 1, quai Nobel : immeuble, par Joseph Berthier, 1910.



Le secteur urbain de la place Cassanyes et du boulevard Anatole-France

Le secteur de la place Cassanyes et du boulevard Anatole-France peut être considéré comme un « nœud urbain » au départ de la route menant à Canet. Les premiers projets d'aménagement sont contemporains de l'opération des « Remparts Nord » et lui sont associés. Le grand boulevard remontant à l'est depuis la promenade des Platanes devait alors se retourner au sud vers la Citadelle ; les démolitions de la demi-lune et de la porte de Canet devaient libérer le grand espace de la future place Cassanyes et le terrain nécessaire à l'implantation de casernes. Ces grandes orientations sont reprises au début des années 1930, lorsque l'arasement de l'enceinte bastionnée, au sud de la citadelle, s'achève dans ce secteur, précisément. La place Cassanyes fait alors la jonction entre le lotissement médiéval de Saint-Jacques dans l'ancienne ville et le nouveau boulevard Anatole-France. J. Prudhomme y construit deux immeubles.

Le premier est représentatif des grands immeubles de rapport encore empreints de la tradition Beaux-Arts, ici enrichie des motifs de l'Art déco, comme en témoignent la belle ferronnerie de l'entrée et des balcons et des décors de briques de la manière catalane ¹.

A l'angle de la place et de la rue des Remparts-Saint-Jacques, les travées sont mises en évidence par la symétrie de la composition et le jeu des matériaux. Le deuxième immeuble, plus tardif, introduit des éléments de modernité qui ne sont pas sans rappeler certaines réalisations de F. Muchir ². Sur le nouveau boulevard Anatole-France qui prolonge le boulevard « de ceinture du sud-est » s'ouvrent un stadium et un vélodrome, aujourd'hui disparus, et deux ensembles architecturaux majeurs : le premier groupe d'HBM, habitations à bon marché, construit à Perpignan et un groupe scolaire.





Le groupe d'habitations à bon marché Saint-Jacques est implanté sur une parcelle triangulaire (4 bd Anatole-France), dans l'axe du boulevard Jean-Bourrat : l'architecte H. Martin ménage ainsi une perspective en profondeur mettant en évidence les trois plans successifs des corps de bâtiments alignés sur le boulevard, implantés sur cour et en fond de parcelle. Outre les boutiques et les garages s'ouvrant sur le boulevard et les rues adjacentes, le projet de 1932 intégrait au rez-de-chaussée une pouponnière avec un préau, un lavoir et un étendoir, un garage pour les bicyclettes et les voitures d'enfants et un local à poubelles. La première cour donne accès aux dix cages d'escalier des corps de bâtiment sur le boulevard et sur cour ; la seconde, dite « cour des jeux », dessert les trois cages du corps de bâtiment en fond de parcelle. L'architecte Martin signe également en 1936 les plans d'un deuxième groupe d'HBM, rue des



8, place Cassanyes, J. Prudhomme, 1947, 1953.

2, place Cassanyes, J. Prudhomme, 1934.

Bd Anatole-France, groupe HBM Saint-Jacques, H. Martin, 1932.



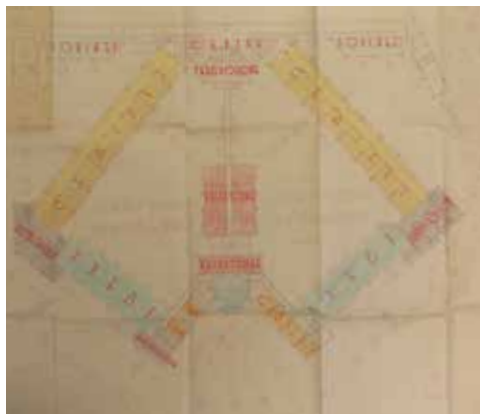
Bd Anatole-France, groupe HBM Saint-Jacques, H. Martin , 1932.

Av. Georges Guynemer, groupe scolaire Romain-Rolland, E. Mas-Chancel, 1936-39.

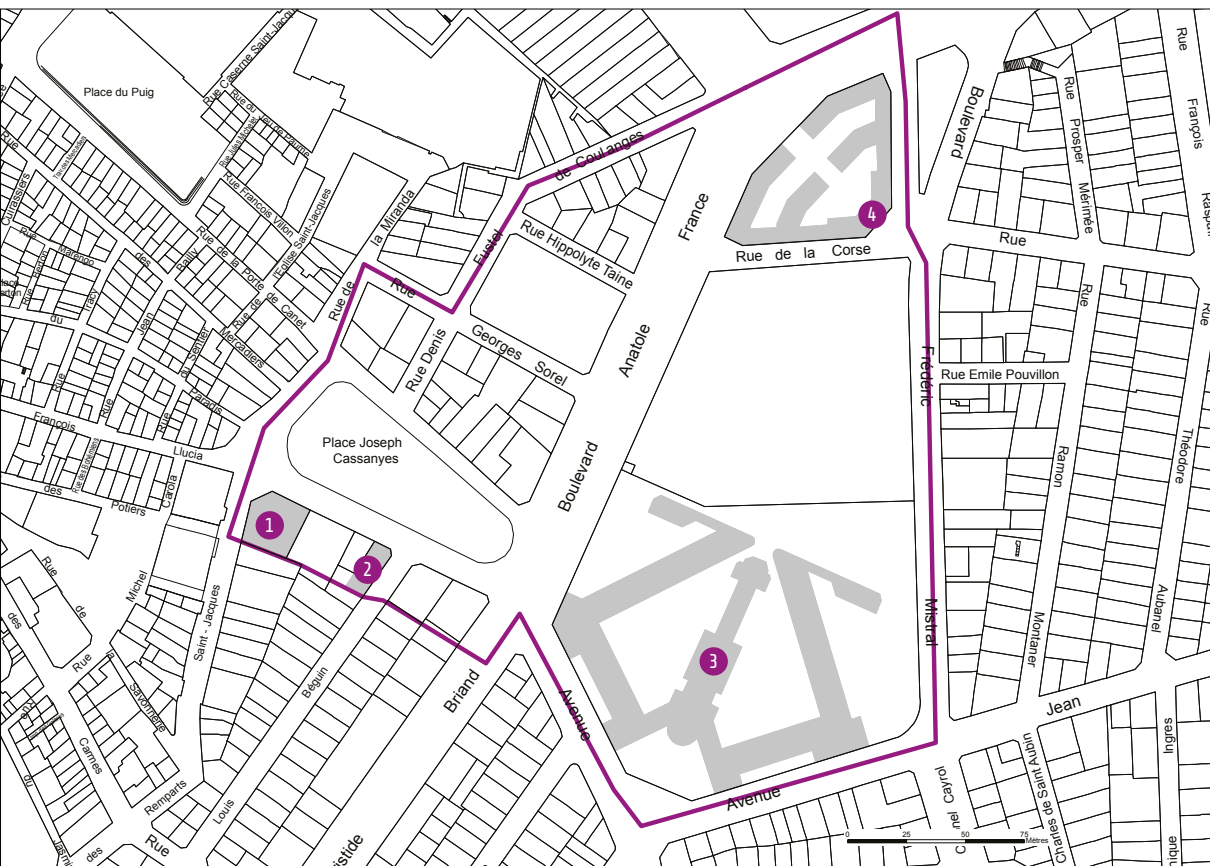
Rois-de-Majorque, dont le plan d'ensemble diffère sensiblement, mais avec une composition identique en élévation : la tripartition traditionnelle est suggérée par un bandeau continu entre le rez-de-chaussée et le premier étage, et par le dernier étage traité en couronnement par un jeu de faux colombages. La façade principale, plus architecturée, intègre avec économie des balcons et des avant-corps en surplomb, couronnés par des colonnes jumelées supportant des auvents. La composition convenue patinée de régionalisme, très éloignée des recherches modernistes contemporaines, n'est pas sans rappeler celle de l'hôtel de la Compagnie des chemins de fer du Midi construit en 1929 à Port-Vendres. Avec l'implantation et la perspective sur l'entrée, elle donne toutefois au nouveau programme de logement populaire un certain caractère monumental.

Le groupe scolaire d'E. Mas-Chancel bâti en 1936-1939, quant à lui, rassemble trois écoles, maternelle, de filles et de garçons pour le quartier Saint-Jacques (3 avenues Georges-Guynemer et Jean-Mermoz). L'implantation des bâtiments ménage deux cours dans la parcelle, et une cour antérieure s'ouvre au carrefour des deux avenues, dans l'axe de symétrie de l'ensemble. Les entrées distinctes sont mises en valeur dans trois bâtiments en brique

rouge avec portail et jeu de pilastres en béton moulé, tandis qu'un simple soubassement continu en galet unifie l'ensemble. En écho à la tradition régionaliste chère à Mas-Chancel, les baies en plein cintre jumelées avec chapiteau, qui surmontent les deux entrées principales des filles et des garçons, soulignent le caractère officiel et neutre de la composition architecturale. Les adjudications sont faites en 1936 et le groupe scolaire réceptionné en décembre 1940 ; il est occupé en 1941 par l'armée et transformé en hôpital militaire, avant d'être rendu à sa fonction première.



Secteur urbain de la place Cassanyes
et du boulevard Anatole-France



- 1 2, place Cassanyes (angle de la rue des Remparts-Saint-Jacques) : immeuble, par J. Prudhomme, 1934.
- 2 8, place Cassanyes : immeuble, par J. Prudhomme, 1947-1953.
- 3 av. Georges-Guynemer et Jean-Mermoz : groupe scolaire Romain-Rolland, par Edouard Mas-Chancel, 1936-1939.
- 4 bd Anatole-France : groupe HBM Saint-Jacques, par H. Martin, 1932.

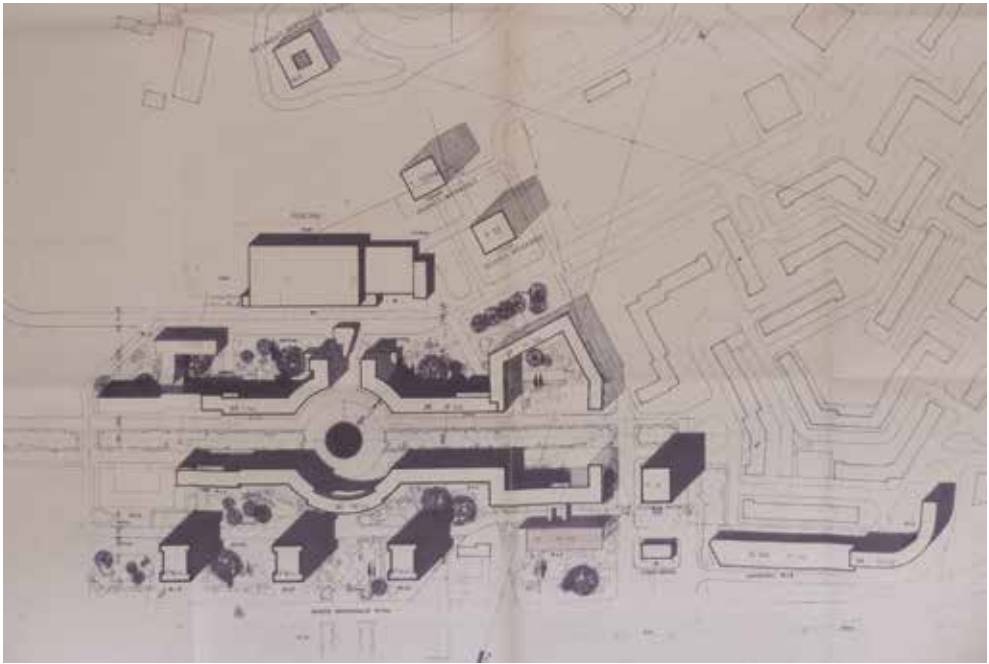
Le Moulin à Vent

Le projet de créer une « ville nouvelle » au sud de la ville date de 1960. Il est conduit par Paul Alduy, maire de Perpignan de 1959 à 1993, habitant lui-même dans l'une des tours qui surplombent l'entrée du quartier et dont l'implication constante est déterminante dans la réussite du projet. Le maître d'ouvrage est la SIVP, société immobilière de la ville de Perpignan, qui fait appel à deux maîtres d'œuvre : le premier architecte choisi par Paul Alduy est Pierre Ferrand (1913-1989). Né à Orléansville en Algérie, fils d'un inspecteur des palais nationaux et des bâtiments civils en Algérie, il entre à l'Ecole des beaux-arts de Paris section architecture en 1935, diplômé en 1945, il exerce en

Algérie de 1946 à 1962, particulièrement pour l'administration : santé publique, éducation nationale, PTT¹⁶. Installé à Perpignan en juin 1962, assisté de Julien Charpeil, Jacques Dauvergne et Georges Rigail¹⁷, il dessine les immeubles des quatre premières tranches correspondant au secteur nord de l'actuel quartier du Moulin à Vent et donne le ton à l'ensemble.

A partir de 1967, intervient Joseph Bénézet (1909-1983), architecte diplômé de l'Ecole des beaux-arts, associé à Jean Bordes, architecte départemental de l'Ariège¹⁸. Bénézet reprend les modèles et caractéristiques établis par Ferrand, et les deux architectes





travaillent concomitamment pour mener à bien l'énorme chantier.

La spécificité de ce quartier, conçu au moment où s'élèvent partout en France les grands ensembles, réside dans le fait que la « Ville Nouvelle du Moulin à Vent », appelée dans les années 70 « quartier résidentiel de Vertefeuille » n'est pas une cité HLM : tous les appartements sont construits pour la vente. Le principe est une alternance de petits collectifs de quatre à cinq étages et de tours, hautes de dix ou douze étages.

La première pierre est posée le 12 juin 1962, les premiers appartements sont livrés en juin 1963, la construction par tranches s'étalant jusqu'en 1990.

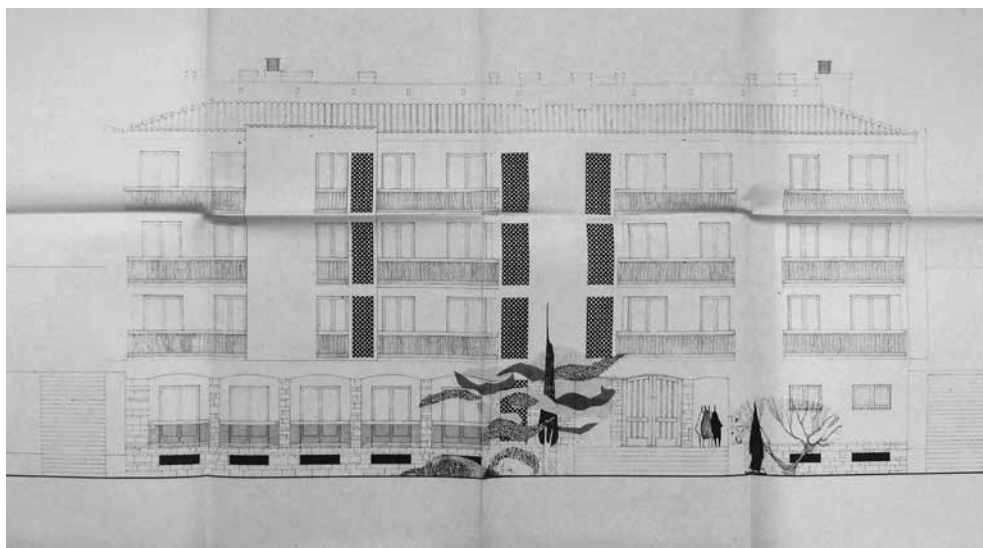
Construit sur une superficie de 80 ha, c'est un ensemble d'une grande cohérence, aménagé autour d'une butte dominée par un château



Elévation de la tour du 8, bd Foment de la Sardane, P. Ferrand, 1974.

Elévation d'immeubles, J. Bénézet, 1968.

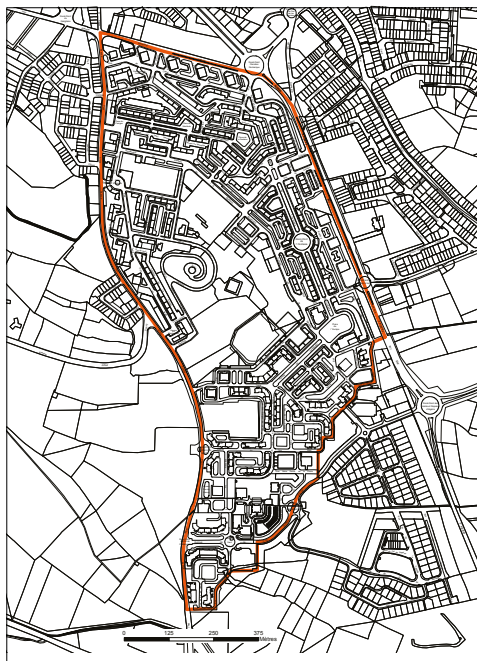
Place de l'Europe, tour, P. Ferrand.





d'eau. La composition urbaine est structurée par trois ramblas, du Vallespir, de l'Occitanie et de Vertefeuille, dans une végétation choisie pour donner une identité méditerranéenne. Cette valorisation des espaces publics, avec des circulations larges de 30 à 40 m, ponctuées de places circulaires, comme la place de l'Europe, bordée d'immeubles courbes, produit une forte impression d'unité urbaine et paysagère. L'homogénéité de l'architecture sur le long terme, dans une inspiration méditerranéenne (loggias, claustra en brique pour dissimuler les séchoirs en façade, passages couverts), avec des techniques de construction traditionnelle (toits en tuiles, balcons en bois), des parkings au pied des immeubles, a assuré la réussite du projet.

Le Moulin à Vent, reconnu très tôt comme une réalisation remarquable, est une ville à part entière, avec écoles, commerces, église et divers équipements, dont la réussite urbanistique est certaine. C'est donc l'ensemble du quartier qui reçoit le label « Patrimoine du XX^e siècle ».



Edifices isolés



41, rue François-Rabelais : maison atelier du peintre Bausil par Raoul Castan, 1925.

L'atelier du peintre Louis Bausil prolonge et couronne une tour des remparts médiévaux qui surplombent le quartier des « Remparts Nord » alors que, rue Rabelais, les volumes cubiques s'agencent du côté de l'entrée, sur la cour antérieure. La demeure marque une évolution dans l'œuvre de Castan, d'abord influencé par l'Art nouveau et le régionalisme, dont témoigne sa première réalisation perpignanaise de 1912, l'immeuble Dabat de la rue d'Iéna ¹. Il opte plus tard pour un style moderne, qu'il défend en 1934 dans les colonnes de *Lo Mestre d'Obres*, répondant à Edouard Mas-Chancel, le régionaliste militant, en soulignant la continuité dans l'économie des matériaux entre le béton armé et la pierre, le marbre ou la brique, et en rappelant également les avatars du XIX^e siècle, « une époque déplorable



de mauvais goût et de pastiche déconcertant ». Il met en valeur l'idée de beauté « qui se révèle par sa fonction, la pureté de la ligne et la sobriété de la couleur » ; la voiture et le transatlantique servent ici de modèles. Castan évoque également la variété des références les plus significatives : Auguste Perret et son théâtre des Champs-Élysées, Louis-Hippolyte Boileau, Robert Mallet-Stevens, Le Corbusier... En 1925, au moment où les architectes perpignanais mêlent encore le style Beaux-Arts aux influences de l'Art nouveau, l'atelier du peintre Louis Bausil prend les allures d'un manifeste architectural remarquable, associant l'histoire et la modernité.

1, rue Condorcet (angle de la rue Pascal-Marie-Agasse) : maison Maury,
par Alfred Joffre et Férid Muchir, 1934.



La maison est l'un des premiers projets de F. Muchir. Elle fait partie d'un corpus de grandes maisons de ville dans lequel l'architecte déploie son savoir-faire et son goût des associations stylistiques. Avec son oncle A. Joffre, il privilégie pour la maison du quartier Saint-Assisclé le style Art déco aux accents pittoresques : contraste des matériaux, rebords de toit en tuiles rondes sur corniche, baies en plein cintre, *oculus*, boules d'amortissement, ferronnerie, éléments décoratifs... Une cour de service d'un côté et le seuil du garage de l'autre desservent le rez-de-chaussée bas en retrait ; l'accès au rez-de-chaussée surélevé et à l'étage se fait

depuis l'angle des rues par une courette, un escalier extérieur et un porche d'entrée, une séquence reprise plus tardivement pour la maison Bouveret ¹⁸. Malgré leur exiguïté, ces espaces extérieurs créent une tension entre les volumes emboîtés d'habitation, dont une grande rotonde demi hors-œuvre, et le mur de clôture savamment dessiné.



14, rue du Jardin-d'Enfants : maison,
par Fériid Muchir, 1939.

La maison de la rue du Jardin-d'Enfants est représentative des compositions architecturales modestes auxquelles Fériid Muchir porte une grande attention, tant pour le dessin d'ensemble que pour les détails. Les formes juxtaposées et leurs proportions, le choix des matériaux et leur mise en œuvre particulièrement soignée : tout concourt à donner à l'élévation un équilibre, dans une apparente simplicité. D'autres maisons présentent ces mêmes caractères, comme celle du 22, rue du Baby toute proche par exemple.

Par souci d'économie et pour tenir compte de l'étroitesse de la parcelle, la grande porte cochère latérale sert également d'entrée, selon une formule que reprend plus tard Pierre Sans pour la petite maison de ville de la rue Joseph-Cabrit ⁽⁴⁾. Le jeu de briques rouges dans la mise en œuvre forme les piédroits et souligne l'arc cintré. Par sa précision, il s'oppose avec force à l'appareil polygonal du plein de mur en moellons clairs. Le même contraste met en évidence la génoise et l'encadrement des baies de l'étage, dont les courbes viennent rompre la sévérité des verticales. Une autre tension provient des formes des ouvertures, entre la modernité de la baie horizontale et l'écho médiéval des deux baies jumelées avec colonnette et chapiteau. Comme dans les compositions plus amples, une sculpture ponctue l'axe de la travée d'entrée et donne un éclairage pittoresque à l'ensemble de l'élévation.



10, rue de la Barre : immeuble Sabatier,
par Julien Charpeil, 1939.



L'édifice conserve des éléments anciens en rez-de-chaussée, piliers d'angle et porte cochère en plein cintre notamment, qui indiquent une reconstruction moderne d'un bâtiment préexistant. L'architecte est à Perpignan l'agent régional du bureau d'étude parisien Hennebique, spécialisé dans la conception des structures en béton armé. C'est sans doute la raison pour laquelle il couronne d'une balustrade et d'une pergola en béton armé les deux travées d'angle sur la placette : la composition avec entresol et *bow-windows* met ainsi en scène la modernité dans le centre ancien, en fort contraste d'ailleurs avec les façades latérales sur rue, plus banales.



7, rue de la Barre : immeuble, par Férid Muchir, 1949-1950¹⁹.

Un premier projet est établi en 1936 probablement par Henri Graëll pour l'implantation d'un Monoprix à l'emplacement de l'immeuble de l'ancien magasin Bolte, alors frappé d'alignement. L'immeuble actuel a été construit plus tardivement d'après les plans que Férid Muchir dresse en février 1949-1950 pour la société immobilière Mirabeau-Roussillon. Le projet, approuvé en mars 1950, prévoit des magasins en rez-de-chaussée, des boutiques et un restaurant au 1^{er} étage, et des logements aux 2^e et 3^e étages. Dans une variante, le 1^{er} étage est traité en entresol et une rambarde métallique à renforts galbés et boules couronne l'élévation qui sera reprise et simplifiée en avril 1950 avec une surélévation d'un étage en retrait. Le projet se précise à l'occasion des échanges amicaux entre l'architecte en chef des monuments historiques Stym-Popper et Muchir à propos de



l'angle arrondi, de la hauteur du bâtiment et des piliers en marbre de Baixas qui doivent restituer à la rue « son ancienne unité » : « Je ne vous conseille pas de boucharder le parement des piliers en Baixas, ce procédé détruisant la contexture de la pierre et risquant d'entraîner une dégradation rapide de l'épiderme. Le procédé de layage est de loin le meilleur ».



L'immeuble s'intègre dans le tissu médiéval de la ville ancienne en révélant sa modernité. L'angle arrondi introduit une fluidité alors que les arcades en rez-de-chaussée assurent une continuité visuelle et fonctionnelle avec l'édifice mitoyen et le front bâti de la rue. La simplicité des ouvertures et leur répétition régulière participent au rythme d'ensemble des élévations de la rue. Le dernier étage en retrait réduit l'impact du bâtiment dont le gabarit ainsi adapté au contexte urbain est souligné par la double corniche. Comme dans la plupart de ses œuvres les plus modernes, le Square House ¹⁴ du boulevard Jean-Bourrat par exemple, Muchir introduit une sculpture (attribuée à Miquel Paredes) au point focal de l'élévation, l'élément poétique rompant la rigueur de la composition ; ici une Vénus allongée et un jeune cerf endormi symbolisant la force vitale.

2, rue Jean-Richepin (quartier Bas-Vernet) : immeuble de la DDE, par Joseph Berthier et Edouard Mas-Chancel, 1941-1945²⁰.

L'immeuble est construit pendant la Seconde Guerre mondiale pour regrouper les services des Ponts et Chaussées. J. Berthier donne les premiers plans et les dispositions d'ensemble peuvent donc probablement lui être attribuées, alors que l'intervention d'E. Mas-Chancel porte sur la composition en élévation. Les travaux commencent en 1941 sur un terrain domanial situé sur la rive gauche de la Têt, le long de l'avenue du Maréchal-Joffre, et s'achèvent avec l'inauguration de juillet 1945.

L'élévation principale, imposante, s'ouvre sur une cour d'entrée et s'articule autour d'une puissante tour couronnée d'un belvédère à colonnes de marbre. Elle reprend le système traditionnel des travées et de la division en trois parties distinctes, soulignée ici par des arcatures lombardes et par le choix des matériaux : soubassement en grès, étages de bureaux en marbre rose

et en briques, couronnement en appareil alterné de galets et briques avec piédroits en marbre. Les trumeaux en briques introduisent un effet moderne d'horizontalité des percements, tandis que la vigoureuse génoise à cinq rangs en porte-à-faux sur plus d'un mètre cinquante donne, avec d'autres motifs (arcatures, colonnes à chapiteau prismatique, emploi du marbre, du granit, de la brique et des galets, ferronnerie intérieure), un accent régionaliste à l'édifice.

Sur le sol des 2^e et 3^e étages, les carrelages de couleurs différentes font apparaître deux discrètes croix de Lorraine, fait d'autant plus remarquable qu'E. Mas-Chancel faisait partie, dans les années 30, de l'Association des architectes anciens combattants, dont les positions radicales n'étaient pas alors parmi les plus avancées du paysage politique français.



37, cours François-Palmarole : maison Bressac,
par Fériid Muchir, 1949.

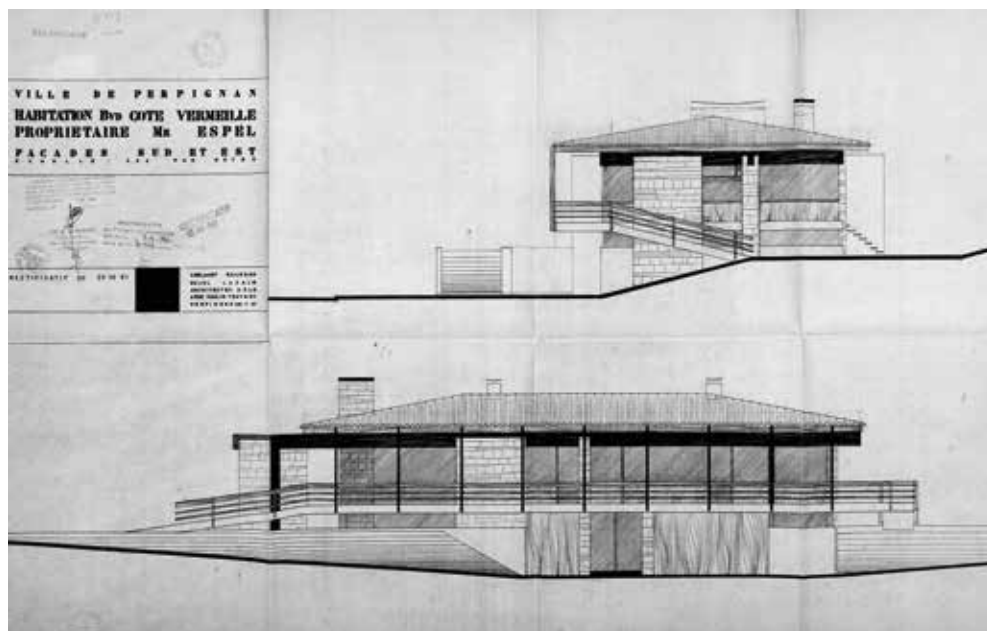


La maison regroupe de nombreux thèmes architecturaux que F. Muchir affectionne et qui se retrouvent dans nombre de ses réalisations : rotonde en quart de cercle largement ouverte, escalier extérieur et porche d'entrée sur cour antérieure, arrondis d'amortissement, ferronnerie... Elle caractérise le syncrétisme de l'architecte qui mêle les influences, moderniste, pittoresque et régionaliste. La forte console en tas de charge de l'auvent contraste avec la forme moderne de la rotonde.

L'emprunt à la tradition catalane étonne particulièrement : le conduit de cheminée apparent, encadré de deux baies, est repris d'un projet d'E. Mas-Chancel, le défenseur obstiné du régionalisme, pour le centre régional de l'Exposition internationale de 1937 à Paris²¹.

Il est vrai que Mas-Chancel avait présenté ce projet sous la devise « Ruscino » en collaboration avec A. Joffre, l'oncle et l'associé occasionnel de F. Muchir... Il est vrai également que F. Muchir emprunte à cette tradition régionaliste des thèmes architecturaux pour plusieurs réalisations de Cerdagne qui trouvent ici un écho à Perpignan dans une de ses dernières réalisations.

1, av. de la Cote-Vermeille : villa Espel,
par Maurice Abelanet, date portée : 1965.



La villa, d'une très forte authenticité, est inspirée de l'œuvre de Richard Neutra (Kaufmann house, 1946 ; Singleton Residence, 1959...) que l'architecte Maurice Abelanet fait découvrir au commanditaire passionné d'architecture moderne. La structure en béton est recouverte de bois et de pierre, matériaux de grande qualité qui forment un contraste fort avec les parties enduites en blanc, et que l'on retrouve également à l'intérieur. Le rez-de-chaussée sert de soubassement à l'étage qui abrite les pièces d'habitation. L'effet est souligné par le surplomb très marqué de la galerie qui se développe sur toute la longueur de la villa du côté sud, sur la façade principale, et se retourne à l'est sur la façade latérale jusqu'à un escalier extérieur secondaire en colimaçon. La galerie se prolonge de chaque côté par deux rampes d'accès qui donnent également accès au jardin ; l'une

d'entre elles surplombe un bassin. Le toit forme un auvent proéminent, ponctué par le mouvement discret des tuiles romaines en rebord de toit. Une rambarde en bois, au dessin particulièrement soigné, accentue la linéarité de la galerie. Un escalier droit intérieur en bois mène à l'étage, au séjour et au couloir qui distribue les chambres. Des bibliothèques et des rangements en bois, intégrés à la composition architecturale d'ensemble, forment les cloisons qui séparent les différents espaces et le mobilier des chambres. La couleur chaude du bois contraste avec le sol d'ardoise.



Liste des édifices par architectes

Avgoustinos Dimitri et Raoux Pierre

- 37 31, av. des Palmiers : immeuble, 1980.

Baille Léon

- 18 10 bis, rue Ramon-Lull : immeuble, 1927.

Bénézet Joseph

Moulin à Vent

Berthier Joseph

- 24 9, rue Bartissol (angle de la rue Jeanne-d'Arc) : immeuble de l'Union des Commerces, avec Raoul Castan, 1925.
18 1, quai Nobel : immeuble, 1910.

Bouyssou B.

- 9 10, rue des Lices : maison, 1933.

Castan Raoul

- 24 9, rue Bartissol (angle de la rue Jeanne-d'Arc) : immeuble de l'Union des Commerces, avec Joseph Berthier, 1925.
29 6, quai Bourdan : maison, 1932.
1 2, rue d'Iéna (angle de l'avenue du Général-de-Gaulle) : immeuble Dabat, 1912.

Charpeil Julien

- 2 2, bd Wilson : immeuble, 1912.

Débrie Georges

- 38 place de Catalogne : grand magasin des Dames de France, 1906-1908.

Dorph Petersen Viggo

- 33 7, av. des Palmiers : hôtel François Gibrat, 1909-1912.

Dujol Jean

- 5 4, rue Joseph-Cabrit : maison Latrabe, 1957-58.

Joffre Alfred

- 11 17, bd Wilson : hôtel particulier, 1940.
13 9, bd Jean-Bourrat : immeuble Rocaries, 1933.

- 4 6, rue du Docteur-Alfred-Rives : hôtel Bosch-Montana, 1940.

- 3 9 et 11, rue Gabriel-Fauré : maisons, avec Muchir, 1938 et 1936.

- 8 12, quai Nobel : maison Maydat, 1940.

Ferrand Pierre

Moulin à Vent

Martel Marcel

- 3 5, bd Wilson : immeuble, 1933.

Martin Henri

- 4 bd Anatole-France : groupe HBM Saint-Jacques, 1932.

Mas-Chancel Edouard

- 28 9, rue Elie-Delcros : immeuble, 1935.
21 16, rue Jeanne-d'Arc : hôtel Foxonet, 1933.
28 4, quai Bourdan : hôtel Alboize, 1928.
34 9, av. des Palmiers : maison
36 29, av. des Palmiers : maison, 1933.
6 33, rue Georges-Rives : maison, 1953
2 6 à 16, rue Gabriel-Fauré : maisons, 1930-1931.
9 3 av. Georges-Guynemer et Jean-Mermoz : groupe scolaire Romain-Rolland, 1936-1939.

Mary A.

- 12 29, rue des Remparts-La-Réal : maison, 1936.

Mercader Félix

- 2 4, bd Mercader : immeuble, 1932.

Mérou, entrepreneur

- 16 53, av. Gilbert-Brutus (30, rue des Archers) : maison, 1932.

Montès Eugène

- 9 14, bd Wilson : hôtel Sisquella, 1917, sculptures d'Alexandre Guénot.
16 7, rue Pierre-Ronsard : maison, 1925.
1 1, bd Wilson : cinéma Le Castillet, 1911, sculptures d'Alexandre Guénot
38 34, bd Clémenceau (angle de la rue Gustave-Flaubert) : immeuble, 1924.

Muchir Féréd

- 14 10-11, bd Jean-Bourrat : immeuble de rapport dit Square House, 1949-1958.
- 15 21-22, bd Jean-Bourrat : immeubles.
- 17 6, rue Jean-Racine : maison, 1940.
- 27 8-10, rue André-Bosch : immeubles Mèrou et Joffre, 1936.
- 1 6, bd Mercader : immeuble, 1933.
- 3 1 bis, rue du Docteur-Alfred-Rives : immeuble, 1940.
- 5 18, av. Gilbert-Brutus : maison Rulhière, 1942.
- 7 33, boulevard Mercader : immeuble, 1947.
- 8 40, av. Gilbert-Brutus : immeuble, 1935.
- 13 11, rue des Remparts-La-Réal : immeuble, 1933.
- 15 11-13, av. des Baléares : immeuble, non daté.
- 17 56, av. des Baléares : maison, 1938.
- 18 21, rue Georges-Bondurand maison Bouveret, 1938.
- 19 15, rue Joachim-du-Bellay : maison, 1943.
- 3 9 et 11, rue Gabriel-Fauré : maisons, avec Joffre, 1938 et 1936.
- 7 34, av. du Général-de-Gaulle : ancien hôtel Royal-Roussillon, 1945 et 1956.

Prudhomme Joseph

- 1 2, place Cassanyes (angle de la rue des Remparts-Saint-Jacques) : immeuble, 1934.
- 2 8, place Cassanyes : immeuble, 1947-1953.

Roque Joseph

- 14 14, rue des Rois-de-Majorque : maison, 1934.

Sans Pierre

- 10 45, rue des Remparts-Saint-Mathieu : maison, 1933.
- 20 35, rue du Stadium : maison, 1941.
- 4 14, rue Joseph-Cabrit : maison, 1952.
- 6 23, av. du Général-de-Gaulle : villa Paynard, 1946.

Savoyen Henri

- 12 22, bd Wilson (angle de la rue Ramon-Lull) : immeuble, 1935-1936.

Sicart Henri

- 4 7, bd Wilson : hôtel Vilar, 1912.
- 5 9, bd Wilson : immeuble Carbonell, 1920-1926.
- 7 11, bd Wilson : hôtel particulier, 1922.
- 22 13, rue Jeanne-d'Arc : immeuble, 1914.
- 26 8, rue Jeanne-d'Arc : immeuble, 1914.
- 31 6, rue du Général-Légrand : maison L'Oriol, 1932.

Tilhac Louis

- 10 15, bd Wilson (angle de la rue Elie-Delcros) : immeuble, 1936.
- 19 9, rue Ramon-Lull : immeuble, 1948.

Trénet Claudius

- 8 13, bd Wilson : immeuble dit la « maison de l'Américaine », 1909.
- 23 11, rue Jeanne-d'Arc : immeuble, 1924.
- 25 10, rue Bartissol : hôtel Nicolau, 1924.

Trénet Louis

- 6 10, bd Wilson : immeuble, 1932.
- 32 9, cours Lazare-Escarguel : immeuble, 1926.
- 11 11 35, rue des Remparts-La-Réal : immeuble, 1941.
- 9 7, quai Nobel : maison, 1934.

XXX

- 35 13-19, avenue des Palmiers : maisons, non datées.

Le quartier Remparts Nord

Le quartier Remparts Sud

Le quartier de la gare

Le quartier de la place Cassanyes
et du bd Anatole-France

Le Moulin à Vent

Bibliographie partielle

Castañer Muñoz (Esteban), « La «Maison de l'Américaine» de l'architecte Claudius Trénet : esthétique urbaine et débat stylistique dans l'architecture du début du xx^e siècle à Perpignan ». *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n° 7, 1^{er} semestre 2004, p. 87-98.

Castañer Muñoz (Esteban), *Perpignan 1848-1939 : la Cité et les architectes*. Lyon, éditions Lieux-Dits, 2013, collection Focus Patrimoine Languedoc-Roussillon.

Castañer Muñoz (Esteban), *Modernité et identité dans l'urbanisme et dans l'architecture de Perpignan (1848-1939)*. Perpignan, éditions Trabucaire, 2014.

Lochard (Thierry), Pagniez (Lisabelle), « L'architecture privée à Perpignan 1900-1950 : de l'esthétique «Beaux-Arts» au pittoresque moderne ». *In Situ*, n° 6, 2005 (<http://insitu.revues.org/8657>).

J.-M. Rosenstein, *Viggo Dorph Petersen, un architecte dans les Pyrénées-Orientales*. Mondial Presses, Nîmes, 2013.

Antoine de Roux, « Les quartiers modernes de Perpignan ». *Monuments historiques*, mai-juin 1993, n° 187, p. 72-75.

Antoine de Roux, *Perpignan de la place forte à la ville ouverte, x^e-xx^e siècles*. Perpignan, éditions des Archives communales, 1996.

R. Serres-Bria, *Le quartier de la Gare*. Perpignan, éditions des Archives communales, 1993.

Julie Stoumen, *L'architecture des années 1928-1950 à Perpignan*. doc. multigr., Montpellier, DRAC-SRI, avril 2000.

Maurice Olive, *Emergence d'une forteresse, La xarrade*, bulletin interne de l'ASCE 66, n°5, février 1987.

CAUE des Pyrénées-Orientales, Atelier d'Urbanisme de Perpignan, exposition *Férid Muchir, architecte*, 1988.

CAUE des Pyrénées-Orientales, *1900-2000, 100 ans d'architecture dans les Pyrénées-Orientales*. Doc. multigr., 2000.

Notes

1. J.-L. Cohen, A. Lortie, *Des fortifs au périif, Paris, les seuils de la ville*, Paris : Picard, Pavillon de l'Arsenal, 1991.
2. M.-J. Dumont, « L'invention d'un programme : le logement populaire », *Eau et gaz à tous les étages : Paris, 100 ans de logement*, Paris : Ed. du Pavillon de l'Arsenal - Picard, 1992, p. 58 : « Plus provocateur encore était le projet de Tony Garnier qui, non content de créer des cours ouvertes avait encore renoncé à l'alignement, même partiel, sur rue, au nom de l'orientation solaire des logements ». Egalement A. Guiheux, « Concours d'habitation à bon marché pour la Fondation Rotschild », dans *Tony Garnier : l'œuvre complète*, Galerie du CCI, mars-mai 1990, Paris : Editions du Centre Pompidou, 1989, p. 80-81.
3. J.-C. Delorme, « Des plans d'aménagement et d'extension des villes françaises », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 1981, n° 8, p. 29. A propos du plan de Perpignan, voir A. de Roux, *Perpignan : de la place forte à la ville ouverte, X^e-XX^e siècles*, Perpignan : Archives communales de Perpignan, 1996, p. 399 sq.
4. Pour l'Exposition universelle de 1937, Dervaux, alors président de la Société Française des Urbanistes, conçoit la « Classe 17 » dédiée à l'urbanisme.
5. Selon l'expression de G. Bardet cité par Antoine de Roux, A. de Roux, *Perpignan : de la place forte à la ville ouverte, X^e-XX^e siècles*, Perpignan : Archives communales de Perpignan, 1996, p. 400.
6. Gaston Bardet dans le *Nouvel urbanisme*, 1948, cité par J.-C. Delorme, « Des plans d'aménagement et d'extension des villes françaises », *Les Cahiers de la recherche architecturale*, 1981, n° 8, p. 12-13. Antoine de Roux signale également la critique du plan de Dervaux par Gaston Bardet dans *l'Architecture d'Aujourd'hui*, n° spécial de mars 1939 (A. de Roux, *Perpignan : de la place forte à la ville ouverte, X^e-XX^e siècles*, Perpignan : Archives communales de Perpignan, 1996, p. 401, n. 5).
7. Les cinq points de l'architecture moderne, publiés en 1927, sont les pilotis, le toit-terrasse, le plan libre, la fenêtre en bandeau et la façade libre.
8. A propos de Toulouse, voir J.-L. Marfaing, *Modernisme ou régionalisme : un conflit d'architecture entre deux guerres. Toulouse 1920-1940 : la ville et ses architectes*, Toulouse : Ombres : CAUE, 1991, p. 105.
9. Pavillon de l'exposition universelle de Paris de 1889, la « Galerie des Machines » est la plus importante structure métallique d'Europe, jusqu'à sa démolition en 1909.
10. A. de Roux. « Les quartiers modernes de Perpignan », *Monuments historiques*, mai-juin 1993, n° 187, p. 72-75
11. J. Stoumen, *L'architecture des années 1928-1950 à Perpignan*, multigr., Montpellier : DRAC-SRI, avril 2000. Sauf indication contraire, les dates des constructions mentionnées (permis de construire) sont extraites de cette étude.
12. A la suite des réunions du 30 mars 2012 et du 10 septembre 2014 du groupe de travail sur le label « Patrimoine du XX^e siècle ».
13. Castañer Muñoz, Esteban, « La « Maison de l'Américaine » de l'architecte Claudius Trénet : esthétique urbaine et débat stylistique dans l'architecture du début du XX^e siècle à Perpignan », *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n° 7, 1^{er} semestre 2004, p. 87-98.
14. Voir A. de Roux, *Perpignan : de la place forte à la ville ouverte, X^e-XX^e siècles*, Perpignan : Archives communales de Perpignan, 1996, p. 401 sq.
15. A. de Roux, *Perpignan : de la place forte à la ville ouverte, X^e-XX^e siècles*, Perpignan : Archives communales de Perpignan, 1996, p.341-345. A propos de Montpellier, voir Ghislaine Fabre, Thierry Lochard, « L'haussmannisme montpelliérain », *Revue de l'Art*, 1994, 4, n° 106, p. 23.
16. Archives privées.
17. Archives municipales, PC du Moulin à Vent et archives de la SIVP. Il est associé à partir de 1986 avec Christian Sayous.
18. Archives de l'Ifa (CV et book de J. Bénézet : 133 Ifa 30/4). Sur Jean Bordes (1911-1994), qui a beaucoup travaillé dans les Pyrénées-Orientales, voir le fonds de l'architecte récemment inventorié par les archives départementales de l'Ariège, sous-séries 48, 49 et 50 J.
19. Archives municipales, 40/120_PC2745, 40/145_PC4819, 60W51_PC9009, 60W61_PC9575.
20. Maurice Olive, Emergence d'une forteresse, *La xarrade, bulletin interne de l'ASCE 66*, n°5, février 1987.
21. « Exposition. Centre régional, région n° 9, partie littorale », projet présenté par Edouard Mas-Chancel et Alfred Joffre sous la devise « Ruscino », 1935, publié dans *La Construction Moderne*, 50^e année, n° 38, 23 juin 1935, p. 833. Voir en particulier le détail de la « Perspective vue de l'avenue dans le prolongement du pont ».

Ouvrage publié par la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) du Languedoc-Roussillon

Conservation régionale des monuments historiques (CRMH)

5, rue de la Salle l'Evêque - CS 49020
34967 Montpellier Cedex 2
Tél. 04 67 02 32 00 / Fax 04 67 02 32 04

Directeur de la publication

Alain Daguerre de Hureaux, directeur régional des affaires culturelles

Rédacteur en chef

Delphine Christophe, conservateur régional des monuments historiques

Coordination éditoriale

Jackie Estimbre, chargée de la valorisation du patrimoine, CRMH

Diffusion

publicationspat.drac-lr@culture.gouv.fr

Conception graphique et réalisation

Charlotte Devanz

Photogravure et impression

Imprimerie de Bourg

achevé d'imprimer

Mai 2015

Dépôt légal

Mai 2015

ISBN n° 978-2-11-139314-1

Crédits photographiques

Thierry Lochard et Michèle François pour l'ensemble de l'ouvrage sauf mention contraire.

Archives départementales des Pyrénées-Orientales, p. 16

DDTM des Pyrénées-Orientales, p. 72

Ville de Perpignan, p. 8, 10, 26

Collection particulière, p. 15

Remerciements

Que soient remerciés pour leur aide :

Carine Durand, Ville de Perpignan, Antoine Comella, Ville de Perpignan, Michelle Pernelle et l'équipe des Archives municipales de Perpignan, en particulier Nadia Dja et Jacques Grège, Kaddour Allag, Archives départementales de l'Ariège, Simon Vaillant des archives de l'Institut français d'architecture, cité de Chaillot,

Sophie Bourhis de la DDTM 66, l'Atelier d'urbanisme de Perpignan et particulièrement M. Banyuls, Michèle Orliac, Asunción Navarro et Stéphane Vallière du CAUE 66.

Pierre et Renée Muchir, Claire Muchir, Claude Iehl, Annie Ferrand, Mme Aggeri, Paul Espel.

Créée par la direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon (conservation régionale des Monuments historiques), la collection « Duo » propose au public de découvrir des chantiers de restauration du patrimoine monumental et mo-

bilier, des édifices labellisés « Patrimoine du XX^e siècle » ou encore des immeubles et objets d'art protégés au titre des monuments historiques, dans l'ensemble de la région.

Perpignan, le label « Patrimoine du XX^e siècle »

Perpignan possède un patrimoine du XX^e siècle remarquable, unique en Languedoc-Roussillon par son ampleur, sa qualité et sa variété. Dès 1906, à l'emplacement de l'enceinte bastionnée démolie au nord puis au sud de la citadelle, s'élèvent des immeubles de rapport, des grands magasins, des hôtels particuliers et des maisons de ville, bourgeoises, cossues ou modestes. Avec une forte régularité parcellaire inspirée de la tradition haussmannienne, ces quartiers ont un caractère urbain manifeste et une grande cohérence.

Les quartiers des Remparts Nord, des Remparts Sud, le quartier de la gare, le secteur de la place Cassanyes sont les témoins de l'urbanisation de la ville dans la première moitié du XX^e siècle par le biais d'opérations immobilières privées. Tout au contraire, la ville nouvelle du Moulin à Vent témoigne de la vitalité urbaine des années 1960-70 impulsée par la municipalité. Ce sont ces cinq quartiers, dans leur ensemble, qui ont reçu le label « Patrimoine du XX^e siècle », attribué par le ministère de la Culture et de la Communication, ainsi que huit édifices isolés, considérés comme remarquables en raison de l'importance de leur architecte, Raoul Castan, Edouard Mas-Chancel, Férid Muchir ou Maurice Abelanet, figures de la création architecturale perpignanaise au XX^e siècle.



Direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon (DRAC-L.-R.)
ISBN : 978-2-11-139314-1
Diffusion gratuite - NE PEUT ÊTRE VENDU